

Légendes des terres sereines

Khiêm,Pham-Duy

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Phạm-Duy Khiêm



**Légendes
des
terres sereines**

Les Éditions de La Frémellerie

Pham Duy Khiêm

**LÉGENDES
DES
TERRES SEREINES**



Éditions : LES ÉDITIONS DE LA FREMILLERIE
ISBN : 978-2359070088

*Il a été tiré 100 exemplaires sur
vélin pur fil des papeteries de
rives numérotés de 1 à 100.*

LE CRISTAL D'AMOUR

Il était une fois, il y a bien longtemps, un ministre chinois qui avait une fille d'une grande beauté.

Comme toutes les jeunes filles de sa condition, elle ne voyait personne et vivait en recluse dans une haute tour du palais mandarinal. Elle se tenait le plus souvent près de sa fenêtre, à lire ou à broder, s'arrêtant parfois pour regarder la rivière qui coulait en bas, et elle rêvait en la suivant dans la plaine.

De temps en temps, elle voyait glisser sur l'eau calme la petite barque d'un pêcheur. L'homme était pauvre et il chantait souvent. De loin, elle ne voyait pas son visage, distinguait à peine ses mouvements, mais elle entendait sa voix qui s'élevait jusqu'à elle. La voix était belle et la chanson était triste. On ignore quels sentiments ou quels rêves la chanson et la voix faisaient éclore dans le cœur de la jeune fille : seulement, un jour que le pêcheur ne venait pas sur la rivière, elle se surprit à l'attendre jusqu'au soir.

Vainement, pendant des jours, elle l'attendit. Elle en devint malade.

Les médecins ne découvraient pas la cause du mal, les parents s'inquiétaient, quand la jeune fille guérit soudain : la chanson était revenue.

Instruit par une servante, le haut mandarin fit appeler le pêcheur et le mit en présence de sa fille.

Dès le premier regard, quelque chose était fini en elle ; elle n'aima plus entendre sa voix.

Mais le pauvre pêcheur, lui, reçut de cette apparition le coup fatal. Il fut atteint du mal « tuong tu » : consumé par un amour sans espoir, il dépérit en silence et s'éteignit en emportant son secret.

Bien des années après, sa famille exhuma ses restes pour les transporter à la sépulture définitive. Elle trouva dans le cercueil une pierre translucide. En guise d'ornement, elle la fixa à l'avant de la barque. Un jour, le mandarin passa, et admira la pierre ; il l'acheta, la remit à un tourneur pour en tirer une belle tasse à thé.

Chaque fois qu'on y versait du thé, on voyait l'image d'un pêcheur dans sa barque faire lentement le tour de la tasse. La fille du mandarin

apprit le prodige, voulut voir elle-même. Elle verse un peu de thé, l'image du pêcheur apparaît : elle se souvient et pleure...

Une larme tomba sur la tasse et celle-ci fondit en eau.



Dans un chef-d'œuvre annamite bien connu, deux vers font allusion à cette légende :

*No tinh ckua gia cho ai,
Khôi tinh mang xuống tuyên dài chua tan.*

*Tant que la dette d'amour demeure,
Au Pays des Sources, la pierre d'amour ne peut fondre.*

Les Neuf Sources, ou les Sources Jaunes, c'est l'au-delà, c'est notre prairie d'asphodèles, l'ombre des myrtes immortels.

Mais de quelle « dette d'amour » s'agit-il ? Qui donc ne s'est pas acquitté ?

On pourrait penser que c'est, la jeune fille qui devait au jeune homme, puisqu'il l'aima jusqu'à en mourir, sans être payé de retour. Tardivement, elle s'acquitta, lorsqu'en pleurant sur le pauvre amour cristallisé, elle le fit fondre. La pitié qu'elle éprouva pour son sort, ses regrets d'en avoir été cause, devaient apaiser, au-delà de la mort, les tourments d'un cœur inconsolé.

Pour un Annamite, la légende peut signifier davantage. Dans sa croyance, tout amour est prédestiné, toute union est la conséquence inéluctable d'une dette contractée dans une vie antérieure ; quand deux êtres se lient, ils ne font que se libérer d'une charge commune.

Ainsi la jolie fille du mandarin devait fatalement rencontrer le pauvre pêcheur, malgré tout ce qui le séparait d'elle. Quand elle écoutait la voix qui s'élevait de la rivière, quand il pensait ensuite jour et nuit au visage entrevu, leurs chemins cherchaient à se joindre, et leurs cœurs aveugles battaient selon le rythme du destin.

Mais ils ne s'unirent point du vivant de l'homme. La dette subsistait, et le pêcheur ne pouvait pas disparaître après sa mort. Ce qu'on trouva dans son cercueil, ce n'était pas seulement la survivance matérielle d'un sentiment profond après la dissolution du corps ; c'était l'homme tout entier, sa forme d'outre-tombe, le visage d'un destin inachevé qui avait dû cristalliser en vue de la nécessaire attente.

Plus tard, la femme vint se pencher sur la tasse diaphane où glissa le reflet d'un beau rêve évanoui. Elle eut l'intuition de la dette qui la liait au pêcheur ; elle regretta de prendre trop tard conscience de sa voie, à

un moment où elle ne pouvait plus y rencontrer son bonheur. Mais elle comprit que leur union devait inévitablement s'accomplir, au-delà de leurs existences éphémères. Peut-être pressentit-elle que l'instant solennel était proche...

La tasse recueillit la larme tombée de ses yeux et fondit pour s'y mélanger, dans une communion qui les libéra tous deux.

IVRE OU LUCIDE, TROUBLE OU PUR

Quelque temps après sa disgrâce, Khuât Nguyễn⁽¹⁾ se promenait au bord d'un lac en chantant. Son visage était amaigri et son aspect misérable.

Un vieux pêcheur l'aperçut et demanda : « C'est vous, le seigneur du Tam Lu ? Comment se fait-il qu'on vous ait chassé de la cour ? »

Khuât Nguyễn répondit :

« Au milieu d'un monde trouble, moi seul je suis pur ; tous sont ivres, et moi lucide. Voilà pourquoi j'ai été chassé. »

Le pêcheur dit alors :

« Le sage ne s'obstine jamais ; il sait se plier aux circonstances. Si le monde est trouble, pourquoi ne pas remuer la boue, battre les vagues, pour devenir trouble comme lui ? Si les hommes sont ivres, pourquoi ne pas avaler jusqu'au ferment d'alcool, boire jusqu'au vinaigre, pour vous enivrer avec eux ? À quoi bon vous enfoncer dans vos idées, pour en arriver où vous êtes ? » Khuât Nguyễn répliqua :

« J'ai entendu dire : *Quand tu viens de te laver les cheveux, garde-toi de mettre un chapeau sale.* Mon corps est propre et net, comment souffrirais-je des contacts impurs ? Je me jetterais dans les eaux du Tuong, en pâture aux poissons, plutôt que de voir ma blancheur sans tache souillée par la poussière du monde. »

Le vieux pêcheur de sourire en tournant sa rame. Puis il se mit à chanter :

*Le fleuve Tuong roule ses eaux limpides ;
Limpides, j'y lave les cordons de mon chapeau.
Ces eaux seraient-elles troubles, par hasard,
Troubles, je descendrais m'y laver les pieds.*

Sa chanson finie, il s'éloigna sans rien ajouter.

LA FILLE DE L'EMPEREUR DE JADE

L'Empereur de Jade avait convié à sa table les génies de sa cour, et ses filles servaient d'échansons. Au milieu du festin, la plus jeune d'entre elles laissa tomber le vase précieux d'où elle versait à boire, et le vase se brisa.

Pour la punir, son père l'exila sur la terre.



C'était le temps où la dynastie des Lê régnait sur l'Annam Tranquille. La Fille du Ciel vint au monde dans la famille royale ; le matin de sa naissance, tous les boutons de roses s'épanouirent dans chaque jardin.

La princesse grandit en grâce et en beauté et surpassa toutes les jeunes filles du royaume par ses qualités. Elle épousa un jeune mandarin. Trois ans après, elle mourut subitement.

Son mari fut inconsolable et ne la remplaça point. Des années passèrent.

Quand vint le jour du transfert des restes, on trouva le cercueil vide. La tristesse du mandarin devint plus vive et sa douleur mal endormie se ranima. Il demanda à résigner ses fonctions et se retira dans la province de Nghê An.



Un jour, il errait seul dans les bois, quand il arriva au bord d'un ruisseau. Il regarda la transparence de l'eau en suivant le fil de ses songes. Un bruit de feuilles le fit se retourner : une jeune femme s'éloignait, et disparut derrière un banian.

Le lendemain, il retourna au même endroit et attendit. Au bout d'un moment, le vent lui apporta un parfum connu et il vit venir à lui celle qu'il croyait avoir perdue à jamais.

Elle lui révéla son origine, sa maladresse et son exil, ajoutant :

« J'avais fini mon temps sur la terre quand je vous ai quitté. Mais le souvenir de nos heures communes me poursuivait là-haut ; j'ai su aussi votre peine et j'ai obtenu de redescendre... Malheureusement ce printemps finira et je crains qu'il n'y en ait plus d'autre. »

Le mandarin fut trop comblé par ce retour inespéré pour ne pas se résigner d'avance à la fragilité de son bonheur. Il finit même par ne plus y penser et quand il devint père, sa félicité fut sans mélange.



Un soir, le couple était assis dans la cour intérieure, devant une tasse de thé, et contemplait ensemble le clair de lune. Soudain un souffle de brise passa, avec un peu de musique lointaine. La femme frissonna et, se levant, elle dit à son mari :

« L'Empereur de Jade me rappelle. Il faut nous séparer. »

Longuement il la regarda sans rien dire. Sur sa prière, il ferma les yeux et quand il les rouvrit, elle avait disparu.

Il se consacra entièrement à l'éducation de leur fils, qui devint plus tard un grand mandarin.

L'OMBRE ET L'ABSENT

Il était une fois une femme dont le mari avait été envoyé comme soldat dans un poste de frontière, au fond du « pays où l'on va en remontant les fleuves ». En ce temps-là, les communications étaient très difficiles et, depuis plus de trois ans qu'il était au loin, elle ne recevait que de rares nouvelles.



Un soir, elle cousait à la lampe, près de son enfant qui dormait, quand un orage éclata. Un coup de vent éteignit la lampe, le tonnerre se mit à gronder, et l'enfant s'éveilla. Il prit peur. La mère alluma la petite mèche qui trempait dans l'huile et, montrant sa propre ombre sur le mur, elle dit :

« Ne crains rien, mon petit ; père est là, qui veille sur toi. »

L'enfant regarda et cessa de pleurer.

Le lendemain, au moment d'aller au lit, il réclama son père. La mère sourit, heureuse, et se plaça de façon que sa silhouette fût bien visible aux yeux de son fils. Elle lui apprit à joindre les mains avant de s'incliner devant l'ombre pour dire :

« Bonsoir, mon père. »

L'habitude en fut vite prise et tous les soirs le rite s'accomplissait. Puis, l'enfant couché, elle veillait tard dans la nuit, seule avec son ombre.



Son mari revint.

Elle le vit, elle n'osa le regarder, elle n'eut geste ni parole pour manifester sa joie, mais quand il fut près d'elle, il vit une larme couler sur son calme visage.

Furtivement elle l'essuya, puis il entendit la voix chère :

« Nous devons offrir un sacrifice aux ancêtres. Je vais aux provisions et vous confie notre enfant. »

Pendant son absence, l'homme apprivoisa vite son fils. Mais quand il voulut se faire appeler père, l'enfant refusa en disant :

« Non, vous n'êtes pas mon père. Je dis toujours bonsoir à mon père en allant au lit. »



Le malentendu était fatal et l'homme souffrit dans ses sentiments les plus profonds. Trop délicat et trop fier pour interroger sa femme, il n'en fut que plus torturé.

Dès son retour du marché, elle sentit que le malheur était entré sous leur toit, inéluctable. Ses mots les plus discrets, comme le moindre de ses gestes, ne faisaient qu'exaspérer son mari : il se détournait sans répondre. Il lui en voulait du silence même qu'il gardait obstinément, malgré la tentation de parler et l'espoir d'être détrompé.

Il ne manqua pas de se prosterner devant les mânes des ancêtres, mais il plia immédiatement la natte, pour défendre à la femme d'accomplir les rites à sa suite. Elle retint les larmes d'humiliation qui montaient à ses yeux.

Quand elle descendit le repas de l'autel et lui servit du riz fumant, il ne toucha pas aux baguettes. Le riz se refroidissait lentement dans le bol, elle attendait en silence, et sa douleur ne connut plus de bornes...

Brusquement, l'homme se leva et quitta la maison, sans un mot.



Pendant quelque temps, elle conserva un vague espoir. Puis sa souffrance devint telle que la pauvre femme se jeta dans la rivière.

Quand le mari apprit sa mort, le doute ébranla ses injustes soupçons. Il revint.

Le soir, il alluma la lampe, qui projeta son ombre sur le mur. À sa grande surprise, il vit son fils joindre les mains pour s'incliner devant l'ombre...

Trop tard il comprit sa funeste erreur. Il fit dresser un autel au bord du fleuve et pendant trois jours et trois nuits des prières furent dites pour le repos de l'âme innocente. Il ne put ensuite que se résigner à l'irréparable, en demeurant, jusqu'à son dernier jour, fidèle au souvenir de la disparue.

LA SAINTE À L'ENFANT

Autrefois, au « Pays du Matin Calme », vivait une jeune fille du nom de Thi Kinh. Célèbre par sa beauté, elle voyait se presser à sa porte les prétendants les plus riches et les plus brillants. Mais, dans sa soif de se dévouer, Thi Kinh les refusa tous pour choisir un homme sans fortune et sans attraits.

Le ménage dut mener une vie difficile, mais la jeune femme accomplissait avec joie les plus dures besognes, trouvant son bonheur dans une affection fidèle et grave.

Une après-midi, elle interrompit un instant son travail pour regarder son mari qui somnolait. Elle remarqua sur son menton un poil de barbe qui poussait à rebours et eut l'idée de l'enlever. Prenant un couteau bien tranchant, elle l'approcha du visage endormi. Soudain réveillé, l'époux eut peur, s'agita et se blessa légèrement. Il se mit à crier, appela à l'aide, accusant sa femme de vouloir attenter à ses jours.

D'abord surprise, puis déçue et accablée, devant son mari en fureur et les voisins hostiles, la pauvre Thi Kinh ne sut que dire. Dans sa faiblesse et dans sa douceur, elle garda le silence. On prit cette résignation pour un aveu et son mari la chassa.

Personne n'eut pitié d'elle. Ses anciens amis se détournèrent à son approche. Les prétendants éconduits et les femmes, qui ne lui pardonnaient pas sa beauté, l'insultèrent à l'envi. Sa propre famille la renia.

Méprisée de tous, Thi Kinh choisit la voie de l'oubli et du renoncement. Après avoir revêtu des habits d'homme, elle se rendit dans une pagode pour demander à entrer dans la communauté des bonzes.



Parmi les fidèles qui fréquentaient la pagode, une jeune fille ne tarda pas à remarquer la beauté de Thi Kinh, malgré l'humilité du

vêtement religieux. Elle chercha vainement à attirer son attention. Un jour, elle l'aborda et lui parla sans pudeur. Aux premiers mots, Thi Kinh l'arrêta en la priant de respecter ses vœux.

De dépit, la folle jeune fille se donna à un homme qui la courtisait. Elle devint mère.

Quand l'enfant vint au monde, elle le mit dans un panier et le déposa à la pagode, avec une lettre accusant Thi Kinh d'en être le père.

Pendant que le Supérieur lisait la lettre, entouré de tous les bonzes, l'enfant se mit à crier. Thi Kinh se pencha et, de ses mains de femme, souleva l'enfant pour le bercer. L'on se méprit sur ce geste naturel, qui confirma aux yeux de tous l'odieuse accusation. Elle fut chassée de la communauté.

Un moment la pauvre femme fut tentée de mettre fin à ses jours. Mais elle eut pitié de l'enfant abandonné et se résigna à son sort. Elle mendia pour le nourrir et c'est ainsi qu'elle vécut pendant des années, errant par les routes, l'enfant dans ses bras et son bol à la main.

À la fin, quand elle sentit ses forces la trahir, elle se traîna jusqu'à la pagode et frappa pour la dernière fois à la porte de Bouddha.

En quelques mots, elle raconta au Supérieur ses longs malheurs, demandant qu'aucun tort ne fût fait à tous ceux qui en avaient été cause. Elle le pria de lui pardonner son déguisement et confessa qu'elle était encore trop attachée à la terre et à elle-même du temps où elle se trouvait heureuse avec son mari.

Puis elle s'éteignit en lui confiant l'enfant qui était devenu le sien.



Quand il apprit l'histoire de Thi Kinh, l'Empereur de Chine fut frappé d'admiration pour sa pureté et son abnégation. Par décret impérial, il l'éleva au rang de divinité, avec le titre de « Quan Am Tông Tu », la Miséricordieuse Protectrice des Enfants. Son culte se répandit dans tout l'Extrême-Orient.

Aujourd'hui, on peut encore la voir, dans l'oubli où dorment les vieilles pagodes annamites. Sous les poutres noircies par un encens séculaire, parmi les statues de bois vermoulu qui regardent la pénombre, la sainte est assise, son enfant dans ses bras, un sourire inaltérable sur son visage de mansuétude et de sérénité.

LE TAILLEUR ET LA MANDARIN

C'était le tailleur le plus renommé de la capitale pour son adresse. Tout habit sorti de ses mains allait parfaitement au client, quels que fussent sa taille, sa corpulence, son âge et sa démarche.

Un jour, un mandarin le fit appeler pour lui commander une robe de cérémonie.

Après avoir pris les mesures, le tailleur demanda respectueusement au mandarin depuis combien de temps il était en fonctions.

« Quel rapport cela peut-il avoir avec la coupe de ma robe ? dit le mandarin avec humeur.

— Le rapport le plus étroit, Seigneur, répondit le tailleur. Vous savez qu'un mandarin promu de fraîche date, tout pénétré de son importance, porte la tête haute et la poitrine bombée. Nous devons en tenir compte et couper le pan de derrière plus court que celui de devant.

» Plus tard, nous diminuons peu à peu l'inégalité des pans, qui deviennent de même longueur quand le mandarin atteint le milieu de sa carrière.

» Enfin, lorsque, courbé sous la fatigue de ses longs services aussi bien que sous le poids des années, il n'aspire plus qu'à rejoindre ses ancêtres au ciel, la robe doit être plus longue derrière que devant.

» Voilà pourquoi un tailleur qui ne connaît pas l'ancienneté des mandarins ne saurait les habiller convenablement. »

LA MONTAGNE DE L'ATTENTE

Peu avant d'arriver à Lang Son, le voyageur qui monte du delta vers le Haut Pays remarque, à droite de la vieille route tonkinoise, une petite montagne isolée. Au sommet se dresse un rocher qui rappelle la forme d'une femme debout, un enfant dans ses bras ; la ressemblance devient frappante vers le soir, quand le soleil approche de l'horizon.

C'est le « Nui Vong-Phu », la « Montagne de la femme qui attend son mari ». Et voici ce que l'on raconte.



Autrefois, dans un village de la haute région, vivaient deux orphelins, un jeune homme de vingt ans et sa sœur, qui n'en avait que sept. Seuls au monde, ils étaient tout l'un pour l'autre.

Un jour un astrologue chinois de passage, consulté par le jeune homme sur leur avenir, lui dit :

« Si tels sont les jours et les heures de vos naissances, vous épouserez fatalement votre sœur. Rien ne pourra détourner le cours du destin. »

La terrible prédiction épouvanta le jeune homme, le hanta jour et nuit. À la fin, affolé, il prit une résolution extrême.

Un jour qu'il allait couper du bois dans la forêt, il emmena sa sœur avec lui. Profitant d'un moment où elle avait le dos tourné, il l'abattit d'un coup de hache et s'enfuit.

Il était délivré de son obsession, mais pendant quelque temps l'horreur de son crime le poursuivit. Il changea de nom, recouvra peu à peu le calme, et finit par s'établir à Lang Son.

De nombreuses années passèrent. Il se maria avec la fille d'un commerçant. Elle lui donna un fils et le rendit très heureux.



Un jour, pénétrant dans la cour intérieure, il trouva sa femme en train de sécher ses longs cheveux noirs, assise en plein soleil. Elle lui tournait le dos et ne l'avait pas vu entrer. Au moment où elle faisait glisser le peigne sur la chevelure lisse qu'elle soulevait de l'autre main, il découvrit, au-dessus de la nuque, une longue cicatrice.

Il lui en demanda l'origine. Après avoir légèrement hésité, elle raconta son histoire en pleurant :

« Je ne suis pas la vraie fille de celui que j'appelle mon père, mais seulement sa fille adoptive.

» Orpheline, je vivais avec mon grand frère, qui était toute ma famille. Il y a quinze ans, il me blessa d'un coup de hache et m'abandonna dans la forêt. Je fus sauvée par des brigands. Peu de temps après, sur le point d'être pris, ils s'enfuirent précipitamment de leur repaire, où l'on me trouva. Un commerçant, qui venait de perdre sa fille, eut pitié de moi et me recueillit...

» Je ne sais pas ce qu'est devenu mon frère et je n'ai jamais pu m'expliquer son geste... Nous nous aimions beaucoup. »

Le visage de la jeune femme était baigné de larmes. L'homme maîtrisa son émotion, lui fit préciser le nom de son père, celui du village natal.

Quand il n'y eut plus de doute possible, il réussit à garder pour lui l'épouvantable secret. Mais il eut honte et horreur de lui-même et se sentit incapable de continuer la vie commune. Il inventa un prétexte pour s'éloigner.



Pendant les six mois que devait durer son voyage, sa femme attendit, patiente et résignée. Mais le délai était passé depuis longtemps et elle était toujours seule avec son enfant.

Chaque soir, elle le prenait dans ses bras et grimpait sur la montagne, pour guetter de loin le retour de l'absent. Arrivée au sommet, elle restait debout, les yeux fixés sur l'horizon.

Elle fut changée en pierre et c'est ainsi qu'on peut encore la voir, droite sur le ciel, immobile dans son éternelle attente.



Nombreux sont les vers inspirés aux poètes annamites par la Montagne légendaire. En voici quelques-uns, autant qu'il en reste dans une traduction :

*Jour après jour, mois après mois, année après année,
Penser et penser, croire et croire, attendre et attendre...
Si loin, à mille lieues, ami, le sentez-vous,
– Au soleil, dans la nuit, par le vent, sous la pluie –
Ce cœur tout d'or durable et de pierre constante ?*

HISTOIRE DE TU THUC

LE MANDARIN À LA FÊTE DES FLEURS

Il y a plus de cinq cents ans, du temps où régnait le roi Trần Thuân Tôn, vivait un mandarin du nom de Tu Thuc. Originaire de la province de Thanh Hoa, il fut envoyé à la tête de la circonscription de Tiên Du. Près de sa résidence se trouvait une vieille pagode, célèbre par une magnifique pivoine arborescente qui poussait dans son enceinte. Toutes les fois que l'arbre fleurissait, il attirait une foule de pèlerins et c'était une fête à chaque printemps.

Au deuxième mois de l'année Binh Ti, en plein jour de fête, on vit s'approcher une jeune fille de quinze à seize ans, d'une beauté sereine. En inclinant une jeune branche pour mieux admirer une fleur, elle la brisa. On ne la laissa pas partir. Déjà, le soir tombait et nul parent ne s'était présenté pour dédommager la pagode et ramener la jeune fille, quand par hasard Tu Thuc passa. Dès qu'il eut appris ce qui était arrivé, il enleva sa robe de brocart et l'offrit en échange de la liberté de la jeune fille.

À partir de ce jour, tout le monde loua la bonté du mandarin.

Malheureusement, Tu Thuc n'aimait que la musique, le vin, la poésie et la nature. Il négligeait les devoirs de sa charge et encourait souvent les blâmes des mandarins supérieurs.

À la fin, il pensa tristement :

« Vraiment je ne saurai ?, pour quelques mesures de paddy en guise de salaire, demeurer à jamais enchaîné dans *le cercle des honneurs et des intérêts*. Allons confier nos jours à la minceur d'une rame qui nous mènera vers *les coins d'eau limpide et les montagnes bleues*. Ainsi ne trahirons-nous pas les goûts secrets de notre cœur. »

VERS LA MONTAGNE ENCHANTÉE

C'est ainsi qu'un beau jour, Tu Thuc dénoua les cordons du sceau mandarin et le rendit à ses supérieurs. Il se retira au pays de Tông Son, dont les sources et les grottes avaient ses préférences.

Dans chacune des excursions que ses longs loisirs lui permettaient, un enfant le suivait, portant une calebasse de vin, une guitare et un cahier de poèmes. Arrivé aux endroits qui lui plaisaient, il s'asseyait pour boire et jouer de la guitare. Il recherchait les sites pittoresques et étranges. Montagne de la Baguette, grotte des Nuages Verts, rivière Lai, embouchure Nga, il les visitait tous et les célébrait en vers.

Un matin, s'étant levé avant le jour, Tu Thuc vit du côté de la mer, à quelques lieues, cinq nuages de couleurs différentes qui s'épanouissaient à vue d'œil et s'assemblaient en forme de fleur de lotus. Il se fit mener en barque jusqu'à cet endroit. Là, une montagne superbe s'offrit à sa vue. Il fit arrêter la barque et grimpa sur la montagne ; des vapeurs bleuâtres la couvraient jusqu'à une hauteur vertigineuse.

Inspiré par la beauté du site, Tu Thuc fit ces vers :

*Dans les hautes branches, mille reflets palpitent ;
Les fleurs de la grotte font fête à l'hôte qui entre.
Pris de la source, où donc est le Cueilleur de simples ?
Autour de la fontaine, seulement le batelier à sa rame.
Le siège est large et frais, la guitare chante deux notes ;
Nonchalante glisse la barque, la calebasse offre son vin.
Si nous demandions au pêcheur de Vo Lang :
Où sont les pêcheurs du Village d'immortels ?*

Après avoir écrit ce poème, Tu Thuc admira longuement le paysage. Puis il se tourna vers la barque comme à regret, et lentement s'arracha à sa vague attente.

Soudain il vit les flancs de la montagne s'écarter comme pour l'inviter à entrer. Il s'engagea dans le passage. Bientôt l'obscurité devint complète : la montagne s'était refermée derrière lui. Il continua néanmoins sa marche à tâtons, sans quitter de la main la paroi moussue de la grotte. Le chemin était tortueux et étroit ; enfin il aperçut une lueur. Il leva les yeux et vit au-dessus de sa tête des sommets très élevés. S'accrochant aux aspérités des rochers, il montait sans peine et le chemin s'élargissait peu à peu.

LA JEUNE FILLE QUI BRISA LA BRANCHE FLEURIE

Quand il arriva en haut, l'atmosphère était transparente, un soleil doux et radieux laissait couler sa lumière. De tous côtés, ce n'étaient que palais richement décorés, arbres verts et riant, comme en quelque lieu de pèlerinage.

Il jouissait de cet enchantement, quand son attention lut attirée par deux jeunes suivantes vêtues de bleu. L'une disait à l'autre :

« Voilà déjà notre jeune marié ! »

Elles disparurent dans le palais pour annoncer Tu Thuc, puis revinrent s'incliner devant lui :

« Le Seigneur est prié d'entrer. »

Tu Thuc suivit les deux jeunes filles. Il vit des murs couverts de brocart, des portes laquées de rouge, des appartements défendus resplendissants d'argent et d'or, sur lesquels il lut au passage : « Ciel de Jade », « Lumière de Gemmes ».

En haut il trouva une *tiên* vêtue de soie blanche qui l'invita à s'asseoir dans un fauteuil de santal blanc. Puis elle lui dit : « Vous qui vous plaisez parmi les sites pittoresques, savez-vous bien quel est cet endroit ? Et vous souvient-il de certaine rencontre prédestinée ? »

Tu Thuc répondit :

« Il est vrai qu'en *fidèle amant des lacs et des fleuves*, j'ai erré en bien des lieux ; mais je ne savais pas qu'il existât ici un paysage digne des Bienheureux. Simple mortel ami des loisirs, je vais où conduisent mes pas, ignorant tout de mon destin. Oserai-je vous demander de m'éclairer ? »

La *tiên* eut un sourire.

« Comment auriez-vous pu connaître cet endroit ? dit-elle. Vous êtes dans la sixième des trente-six grottes du mont Phi Lai. Ce mont court sur toutes les mers, sans toucher le sol nulle part. Né des vagues et de la pluie, il se forme et s'évanouit selon les vents. Je suis la *tiên* du mont Nam Nhac et mon nom est Nguy. Je connais la noblesse de votre nature et la qualité de votre âme ; c'est pourquoi je vous ai accueilli ici. »

Elle se tourna vers les suivantes, qui comprirent l'ordre muet et se retirèrent : peu après une jeune fille entra.

Tu Thuc, levant discrètement les yeux, reconnut en elle la jeune fille qui brisa un jour la branche fleurie.

La *tiên* reprit :

« Ma fille s'appelle Giang Huong, l'Encens Vermeil. Quand elle descendit à la fête des fleurs, il lui arriva un malheur. C'est vous qui

l'avez sauvée. Je n'ai jamais oublié ce bienfait sans prix, et je lui permets maintenant de lier sa vie à la vôtre pour payer sa dette de reconnaissance. »

Les *tiên* de toutes les grottes furent invitées au mariage, qui fut célébré dans la musique et dans les chants.

NOSTALGIE DU MONDE DE POUSSIÈRE ROSE

Les jours fuient comme une navette balancée et Tu Thuc s'aperçut vite qu'il avait passé un an au royaume des *tiên*. Il fut pris de nostalgie.

Souvent le soir, il restait immobile jusqu'à l'heure où la nuit fraîchit sous la rosée. La brise passait, les vagues en montant mouraient à ses pieds et il n'arrivait pas à s'endormir. La nuit douce attisait sa tristesse sereine. Le clair de lune qui baignait les monts immenses le laissait indifférent. Parfois un air de flûte au loin faisait fondre soudain son cœur, et le tenait éveillé jusqu'à l'aurore. Il cherchait alors à entendre comme autrefois les coqs chanter dans son village.

Un jour, en regardant vers le Sud, il vit une barque sur la mer. La montrant, il dit : « Elle va du côté de mon pays. C'est bien loin, et je ne sais pas où il se trouve exactement, mais c'est par là... »

Il finit par confier à Giang Huong :

« Mon amie sait que je suis parti pour une promenade d'un matin et voilà déjà bien longtemps que je suis absent. Il est difficile d'endormir à jamais les sentiments humains dans notre cœur et mon amie voit que je pense encore trop à mon vieux village...

» Que dirait-elle de mon désir de rentrer quelque temps chez moi ?

Giang Huong parut hésiter à l'idée d'une séparation. Tu Thuc insista :

« Ce ne sera qu'une question de jours, de mois tout au plus. Que je donne de mes nouvelles à ma famille, à mes amis, tout sera vite réglé et je remonterai sans retard. » Giang Huong répondit en pleurant :

« Je n'ose invoquer l'amour conjugal pour m'opposer aux desseins de mon époux. Seulement, les limites du monde d'en bas sont étroites, ses jours et ses mois bien courts ; j'ai peur que mon époux ne retrouve plus le visage familial d'un temps révolu... *Mais où sont le saule de la cour et les fleurs du jardin ?* » Elle s'en ouvrit à la Grande *Tiên*, qui exprima ses regrets.

« Je ne pensais pas, dit-elle, le voir encore enchaîné au Monde de Poussière Rose. Laisse-le partir... Pourquoi tout ce chagrin ? »

LA LETTRE DE SOIE

Au moment des adieux, Giang Huong essuya ses larmes et remit à Tu Thuc une lettre écrite sur une feuille de soie ; elle le pria de n'ouvrir qu'une fois arrivé.

Il monta sur le char et, en un clin d'œil, se vit déjà rendu.

Tout lui apparut différent de ce qu'il avait connu autrefois, les paysages, les maisons et les hommes. Seuls étaient restés dans le même état les deux bords de la source dans la montagne. Il s'informa auprès des vieillards du village, en se nommant. À la fin, l'un d'eux se souvint :

« Quand j'étais tout petit, dit-il, j'ai entendu raconter que mon aïeul portait ce nom. Un jour, il y a plus de quatre-vingts ans, il alla dans la montagne, et il n'en est jamais revenu. Pour moi, il a dû tomber dans quelque ravin. C'était à la fin de la dynastie des Trân, et nous sommes maintenant sous le quatrième roi des Lê. »

Se sentant seul et triste, Tu Thuc voulut remonter d'où il était descendu. Mais le char s'était transformé en un phénix, et l'oiseau fabuleux, s'envolant, disparut dans le ciel. Tu Thuc ouvrit la lettre et lut ces lignes :

*Au milieu des nuages, se noua une amitié de phénix,
De l'union d'antan, c'est déjà la fin.
Au-dessus des mers, qui cherche des traces d'immortels ?
D'une rencontre future, il n'est guère espoir.*

Il comprit alors que l'adieu était sans retour.

Plus tard, revêtu d'un léger manteau, coiffé du chapeau conique, Tu Thuc entre dans la Montagne Jaune, au pays de Nông Công, dans la province de Thanh Hoa. Et il ne revint point. On ignore s'il est remonté au royaume des *tien*, ou s'il s'est perdu dans la montagne.

LE FLEUVE D'ARGENT

Par une nuit claire, en levant les yeux vers les étoiles, on voit une immense bande blanchâtre qui traverse en écharpe la voûte du ciel. C'est le Fleuve d'Argent ; sur chacune de ses rives vit l'un des époux Ngâu, séparés l'un de l'autre par la volonté de l'Empereur du Ciel.

Voici leur histoire, triste et jolie.



Chuc Nu, l'une des plus belles parmi les filles de l'Empereur de Jade, était la plus adroite et la plus laborieuse. Chaque matin, elle allait retrouver son métier à tisser sur les bords du Fleuve d'Argent, et jusqu'au soir, ses pieds appuyaient sur les pédales, tandis que ses mains se renvoyaient la navette fuselée. C'était elle qui habillait toutes les *tiên* de la cour, et c'est pourquoi son métier mêlait sans relâche son bruit régulier à la chanson des flots d'argent.



Tous les jours, le berger Nguu Lang menait paître les troupeaux de l'Empereur le long du fleuve. Tous les jours il voyait la diligente princesse à sa tâche, et il ne pouvait se lasser d'admirer la perfection de son visage et la grâce de ses mouvements.

Or ce jeune pâtre était beau, si bien que Chuc Nu ne put demeurer longtemps insensible à ses regards.

Et Nguu Lang n'osa croire à son bonheur.

Quand l'Empereur de Jade s'aperçut de leur inclination mutuelle, il ne la contraria point, mais leur permit de s'épouser, exigeant seulement que chacun d'eux continuât son métier après leur mariage.



Au milieu des délices partagées, Nguu Lang et Chuc Nu oublièrent hélas ! l'ordre de l'Empereur.

Les paysages du ciel offraient leur cadre de rêve aux promenades sans fin des jeunes amoureux, qui négligèrent complètement les travaux d'autrefois devenus sans attrait.

Laissés à eux-mêmes, les troupes vagabondaient à travers les champs du ciel. Le métier ne faisait plus entendre son chant actif et les araignées venaient y tisser leurs toiles.



L'Empereur de Jade se montra aussi sévère qu'il avait été bon. Il sépara les deux époux, qui durent reprendre leurs occupations, chacun d'un côté du Fleuve d'Argent. Et depuis lors, tous deux regardent par-dessus la nappe lumineuse : loin l'un de l'autre, ils ne cessent de penser l'un à l'autre.

Une fois par an, il leur est permis de se rencontrer : au septième mois, qui s'appelle ainsi « le mois des Ngâu »⁽²⁾.

Chaque fois qu'ils se retrouvent, Nguu Lang et Chuc Nu versent des larmes de joie ; ils pleurent de nouveau quand vient le moment de la séparation. C'est pourquoi les pluies tombent si abondamment au septième mois, les « pluies de Ngâu ». De plus, si vous allez à la campagne à cette époque de l'année, les paysans vous font remarquer la disparition des corbeaux : ils sont montés au ciel pour porter le pont qui permet aux époux de se rejoindre.

LES MOUSTIQUES

Dans notre pays, les moustiques sont gênants, et même insupportables à certaines époques de l'année. Mais, si tout le monde les déteste, rares sont ceux qui connaissent leur histoire, qui savent pourquoi ces maudits insectes bourdonnent sans cesse à nos oreilles en cherchant à sucer un peu de notre sang.



Ngoc Tâm, un modeste cultivateur, avait épousé Nhan Diêp. Tous deux jeunes et bien portants, ils semblaient destinés au bonheur d'une vie simple et laborieuse : le mari s'occupant de quelques rizières et d'un petit champ de mûriers, la femme de l'élevage des vers à soie.

Mais Nhan Diêp était d'une nature coquette et paresseuse, et ne rêvait que luxe et plaisirs. Elle cachait facilement ses goûts et ses ambitions à son mari, dont le solide amour n'était ni exigeant, ni très clairvoyant : il la croyait contente de son sort et heureuse de l'aider. Et il peinait durement, ne pensant qu'à améliorer lentement leur condition commune.



La mort emporta brutalement Nhan Diêp.

La douleur de Ngoc Tâm fut excessive. Il ne voulut pas se séparer du corps de sa femme, s'opposa à son ensevelissement ; puis, après avoir vendu ses biens, il s'embarqua dans un sampan avec le cercueil et s'en alla au fil de l'eau.

Un matin, il se trouva au pied d'une colline verdoyante et parfumée. Descendu à terre, il découvrit mille fleurs rares, des arbres chargés des fruits les plus variés. Ravi, il avançait, se sentant tout léger, si bien qu'il grimpa assez haut sans s'en apercevoir.

Soudain, il rencontra un vieillard appuyé sur un bâton de bambou :

ses cheveux étaient blancs comme du coton ; son visage ridé, à peine hâlé, était éclatant de jeunesse et de santé et ses yeux brillaient comme ceux d'un adolescent, sous des paupières blondes. À ce dernier trait, Ngoc Tâm reconnut le Génie de la médecine, qui voyage à travers le monde, sur sa montagne Thiên Thai, pour apprendre sa science aux hommes et soulager leurs maux ; il se jeta à ses pieds.

Le Génie lui dit :

« Connaissant vos vertus, j'ai arrêté ma montagne sur votre chemin. Si vous le désirez, je vous admettrai parmi mes disciples. »

En le remerciant humblement, Ngoc Tâm avoua qu'il ne saurait se séparer de sa femme : il ne concevait pas d'autre vie que celle qu'il avait menée jusqu'alors avec elle, et le supplia de la ressusciter.

Le Génie le regarda avec une bonté mêlée de pitié et dit :

« Pourquoi vous accrocher à cette terre d'amertume où les rares joies ne sont que leurre ? Quelle folie aussi de vous fier à un être faible et inconstant !... Enfin, je veux bien exaucer vos vœux, mais puissiez-vous ne pas trop le regretter plus tard ! »

Sur son ordre, Ngoc Tâm ouvrit le cercueil, se coupa le bout du doigt, et laissa tomber trois gouttes de sang sur le corps de Nhan Diêp. Celle-ci ouvrit les yeux, lentement, comme si elle se réveillait d'un profond sommeil. Ses forces revinrent vite.

« N'oubliez pas vos devoirs, lui dit le Génie. Pensez au dévouement de votre mari... Soyez heureux tous deux. »



Pendant le voyage de retour, Ngoc Tâm rama jour et nuit, pressé de regagner son foyer.

Un soir, il descendit dans un port pour chercher des provisions. Pendant son absence, une grande barque vint se ranger à côté de la sienne et le propriétaire, un riche commerçant, fut frappé par la beauté de Nhan Diêp. Il entra en conversation avec elle, l'invita à prendre une tasse de thé, et dès qu'elle fut dans sa barque, il fit mettre les voiles.

Au bout d'un mois de recherches, Ngoc Tâm retrouva sa femme.

Mais, habituée à sa nouvelle vie, qui la satisfaisait entièrement, elle répondit sans détours à ses questions : pour la première fois, il la vit sous son vrai jour. Du coup il fut guéri de son amour et ne la regretta pas davantage.

« Vous êtes libre, lui dit-il. Seulement rendez-moi les trois gouttes de sang que j'ai versées pour vous ranimer : je ne veux pas que vous conserviez en vous la moindre partie de moi-même. »

Heureuse d'en être quitte à si bon compte, Nhan Diêp s'empressa de

prendre un couteau et de se couper le bout du doigt. Mais à peine le sang commença-t-il à couler qu'elle pâlit affreusement et s'affaissa sur le sol. On se précipita : elle était morte.



Mais la femme légère et frivole ne pouvait se résigner à quitter définitivement ce monde.

Elle y revint sous la forme d'un petit insecte, poursuivant Ngoc Tâm sans relâche, cherchant à lui voler trois gouttes de sang, qui la ramèneraient à la vie humaine. Et elle tracassait son ancien mari, et elle bourdonnait, bourdonnait, lui demandant pardon de sa conduite passée, protestant de ses regrets et de son repentir...

Plus tard, on lui donna le nom de « moustique ». La race s'en multiplia, fort malheureusement.

TU UYÊN OU LE PORTRAIT DE LA TIÊN

C'est à Paris qu'un soir j'ai raconté la légende de Tu Uyên à un ami, presque un compatriote, mon « demi-frère » comme il disait.

Il naquit en Amérique d'un Annamite et d'une mère étrangère. Orphelin de bonne heure, il vint en France terminer ses études, en pauvre boursier. Du pays de nos ancêtres, qu'il n'avait jamais vu, il ignorait presque tout. Pourtant il m'apparut profondément annamite par certaines nuances de sensibilité. Je retrouvai même, vivante en lui, cette fine fleur d'imagination et de rêve, d'une délicatesse propre à nos pères et que je croyais disparue avec eux.



Un soir de printemps, j'arrivai chez lui à l'improviste. Il ne faisait pas froid et je m'étonnai de voir sa fenêtre fermée. Je remarquai, sur la table débarrassée de ses livres, un vase de fleurs.

« Je les ai achetées tout à l'heure, dit-il. Ce n'est pas pour moi. Ce n'est pas non plus pour une personne que tu aies vue, ni pour quelqu'un que je connaisse... J'ai fermé la fenêtre pour que le silence fût complet. Et maintenant j'attends. La fée viendra, comme dans les légendes. Ce n'est pas la première fois que je l'attends... Elle frappera doucement. J'ouvrirai, prêt... Tu es déjà là, toi, mon ami ; n'est-ce pas un heureux présage ? » Ses yeux souriaient, des yeux où à la fois brille l'esprit et flotte le rêve.



Peu de temps après, je le rencontrai alors qu'il sortait du Jardin du Luxembourg, non loin de la Fontaine de Médicis. Nous fîmes quelques

pas ensemble. Soudain je vis devant nous une jeune fille s'arrêter au coin de la rue, calmement se retourner et nous attendre. Vêtue de noir, elle se tenait bien droite, mais on la devinait fragile ; je fus frappé par l'extrême finesse de la taille et l'ovale délicat du visage. Ses lèvres d'enfant contrastaient de toute leur fraîcheur avec la pâleur du visage et avec son deuil ; elles éveillaient confusément en moi le souvenir de traits déjà connus. Dans l'ensemble, je ne sais de quoi de pur, de sévère et de frais à la fois, un mélange de décision, de frémissement contenu et de grâce presque peureuse.

Mais nous approchions, et mon ami avait compris qu'elle voulait lui parler. Il s'excuse, me quitte. Elle dit un mot, toujours sérieuse. Il l'accompagne poliment, tous deux réservés et très jeunes, comme deux enfants qui jouent gravement, dans la première surprise de leur destin.

Bientôt leurs silhouettes ont disparu dans la foule du boulevard. Je n'ai jamais revu la jeune fille. Mon ami ne me parla point d'elle et je respectai son silence.



Un an plus tard, à peine rentré d'un court voyage en Angleterre, il frappa chez moi. Il me dit :

« Tu sais comment je voyage d'ordinaire ; en cherchant, pendant le moins de temps, à voir le plus de choses possible : villes et campagnes, paysages et musées, monuments historiques et humbles scènes de la vie courante.

» Cette fois, je ne suis pas sorti de Londres, et je n'ai presque rien vu dans Londres... Il faisait d'ailleurs un brouillard opaque pendant les sept jours que j'y ai passés... » Mon ami s'arrêta ; il avait ce regard que je lui connaissais bien, un regard lointain et qui semblait en même temps devenir intérieur. Je demandai :

« Qu'es-tu allé faire à Londres ?

— Chercher dans tous les musées les peintures de Rossetti. »

La réponse m'étonna car je ne lui connaissais pas ce goût pour le préraphaélite. Mais il continua, lentement :

« Tu te rappelles la jeune fille qui s'arrêta au coin de la rue de Médicis et se retourna vers nous ?... Je l'avais déjà vue ailleurs, nous nous connaissions, mais je m'étais retenu de lui parler. Ce jour-là, elle vint à la Sorbonne pour la première fois et ne retrouva pas son chemin en sortant : d'ordinaire une femme âgée l'accompagnait.

» Je ne l'ai ensuite revue qu'une fois... Nous étions assis, et au loin passaient les hommes... Elle m'a demandé de ne pas parler de ce soir-là... Depuis un an, j'ignore ce qu'elle est devenue. Il ne faut pas que je cherche. Il ne faut pas ternir la pureté du destin...

» Mais je ne suis pas arrivé à oublier... C'est pourquoi je suis parti pour Londres. Je ne sais pas si tu as vu que ses lèvres étaient comme les lèvres des femmes peintes par Rossetti... »



Ce fut ce soir-là que je racontai à mon ami l'histoire de Tu Uyên.



Tu Uyên était étudiant. Un jour, après avoir assisté à une fête de pagode, il revenait seul, lentement, quand il vit tomber devant lui une feuille qui portait des caractères. Il se pencha : c'étaient des vers d'invitation à une de ces joutes poétiques et amoureuses qui étaient de tradition autrefois.

Levant les yeux, il aperçut, debout au pied de l'arbre, une jeune fille d'une beauté surprenante. Il répondit aux vers, et tous deux, en marchant, rivalisèrent d'adresse dans les chants alternés. Au bout d'un moment, la jeune fille disparut soudain. Tu Uyên comprit alors qu'il avait rencontré une *tiên*. Longtemps il resta rêveur, sans pouvoir se décider à s'en aller.

À partir de ce jour, il ne cessa de penser à la rencontre. « Il négligea de dormir pendant les cinq veilles de la nuit, il oublia de se nourrir pendant les six divisions du jour. » En un mot, il fut atteint de langueur d'amour, ce mal dont rien ne vous guérit.

Mais Tu Uyên se rappela les célèbres oracles du temple du Blanc Coursier, consacré au génie de la rivière Tô Lich. Il s'y rendit un soir, se prosterna et fit des prières. Il s'endormit dans le temple. Un vieillard aux cheveux blancs flottant au vent, appuyé sur un bâton de bambou noueux, lui apparut en rêve et lui dit :

« Demain matin, allez au Pont de l'Est et vous trouverez ce que vous cherchez. »

Tu Uyên ne se sentit plus de joie et se réveilla. L'aube pointait déjà. Il courut à l'endroit indiqué, n'y trouva personne, attendit longtemps. Sur le point de s'en aller, il vit un vieillard qui vendait des images. Tu Uyên les regarda et découvrit un portrait fidèle de la jeune fille qu'il avait rencontrée puis perdue.

Tu Uyên acheta l'image de la *tiên*, la suspendit dans sa chambre. Il put enfin chasser son incurable tristesse et se remettre au travail. À chaque repas, il posait deux bols, appariait deux couples de baguettes et ne se servait point sans avoir invité la jeune fille du portrait, tout comme un mari devant sa femme.

Un jour, il crut la voir sourire en réponse à son invitation. Le lendemain, quand il revint de chez son maître, le repas était servi. Quand il y goûta, tout lui parut exquis. Le jour suivant, il fit semblant de sortir comme d'ordinaire et rentra soudain. Il surprit la jeune *tiên* descendue du portrait en train de se parer.

Elle dit sans lever les yeux :

« Mon nom est Giang Kiêu et j'habitais au palais des *tiên*. Il y a dans votre famille une grande source de bonheur prédestiné, ce qui a permis notre première rencontre. Puis, quand la reine des *tiên* a vu que vous n'arriviez pas à oublier, elle m'a laissée descendre pour tenir votre maison. »

Pour la garder, Tu Uyên prit le portrait et le déchira.

Giang Kiêu retira une épingle de ses cheveux et fit apparaître un palais, avec un mobilier somptueux et une foule de serviteurs. Il y eut un grand festin et les *tiên* amies descendirent pour assister au mariage.

La vie de Tu Uyên et de Giang Kiêu fut sans histoire. Ils eurent un fils qui réussit brillamment dans ses études et quand il approcha de l'âge d'homme, Giang Kiêu dit à son mari :

« En ce bas monde, une vie ne dure pas cent ans. Votre nom est d'ailleurs inscrit au Livre des Immortels. Montons au Royaume d'En-Haut. »

Elle remit à Tu Uyên une amulette. Deux grues descendirent du ciel pour les emporter. Avant de s'envoler, ils se retournèrent et dirent à leur fils :

« Attends-nous ici. Nous descendrons te chercher. »

Les habitants du village ont bâti un temple à l'endroit où s'élevait la maison de Tu Uyên, pour lui rendre un culte.



Frère ami, tu ne connais pas Hanoï, la ville de ton père. Peu importe. Les temples consacrés à Tu Uyên sont bien oubliés. Le Pont de l'Est n'existe plus (il se trouvait, dit-on, entre la rue du Sucre et la rue du Cuivre), et la rivière Tô Lich ne coule plus dans ces parages.

Sur l'emplacement de la Porte du Sud, près de laquelle eut lieu la rencontre, s'étend aujourd'hui la place Neyret. On y voit des épiceries, des loueurs de bicyclettes et un abri pour agents de police. Et il ne semble pas que les *tiên* y descendent encore pour faire des vers.

LA TORTUE D'OR

Grand-Cœur et Parfaite-Noblesse étaient deux amis d'enfance. Grand-Cœur était riche et Parfaite-Noblesse était pauvre.

Un jour, Grand-Cœur et sa femme dirent à Parfaite-Noblesse :

« Vous manquez de fonds pour faire du commerce ; laissez-nous, pour vos débuts, vous avancer un petit capital. Vous nous rembourserez quand vous voudrez. » Parfaite-Noblesse réfléchit longuement :

« Je pourrais accepter, se dit-il ; ces amis sont sincères, ils ont bon cœur. Mais si je ne réussis pas dans mes entreprises, comment m'acquitter envers eux ? »

Il consulta sa femme, qui partagea ses scrupules, et tous deux décidèrent de refuser l'offre en se résignant à leur pauvreté.



Le lendemain, Parfaite-Noblesse se rendit chez son ami.

« Je remercie mon frère et ma sœur, dit-il ; mais vraiment je ne vois pas quel commerce je pourrais monter et je ne saurais prendre votre argent. »

Au cours de la conversation, Grand-Cœur montra à son hôte une tortue en or qu'il venait de faire fondre avec tout le métal précieux qu'il possédait. Ils causèrent et burent ensemble, puis s'assoupirent un moment.

Entra le fils de Grand-Cœur. Il vit la tortue et l'emporta pour jouer avec elle. Puis il repartit pour la ville voisine, où il faisait ses études.

Peu après, les deux amis se réveillèrent. Parfaite-Noblesse prit congé, sans qu'aucun d'eux eût remarqué la disparition de la tortue.



Dès que Grand-Cœur s'en aperçut, il questionna sa femme, qui

répondit qu'elle ne l'avait pas rangée. Ils ne surent que penser car ils ne pouvaient douter de l'honnêteté de leur ami.

Quand il revit Parfaite-Noblesse, Grand-Cœur lui dit :

« N'auriez-vous pas emporté notre tortue en or pour la montrer à notre sœur amie ?... Mais gardez-la aussi longtemps que vous voudrez. »

Parfaite-Noblesse et sa femme furent plongés dans un cruel embarras. « Nous sommes pauvres, se dirent-ils. Si nous déclarons que nous n'avons pas la tortue, personne ne pourra se défendre de certain soupçon. Il faut épargner à nos amis une telle pensée. » Ils vendirent le peu de biens qu'ils possédaient et allèrent frapper chez le plus riche propriétaire de la région, Généreuse-Opulence aux immenses rizières. Ils se jetèrent à ses pieds, le prièrent de les garder à son service, en leur donnant la quantité d'or nécessaire pour fondre une autre tortue et la rendre à Grand-Cœur.

Dès qu'il eut entendu leur histoire, Généreuse-Opulence prit l'or qu'il fallait, le remit à l'orfèvre qui avait fabriqué la tortue et tout fut fait comme le souhaitaient Parfaite-Noblesse et sa femme. Mais il n'exigea pas que leurs personnes fussent attachées à sa maison. De leur côté, Parfaite-Noblesse et sa femme ne voulurent pas partir et restèrent auprès de leur bienfaiteur, « pour lui servir de pieds et de mains ».



Quelque temps après, le fils de Grand-Cœur rapporta la tortue à la maison.

« Papa ! Maman ! s'écria-t-il, dès qu'il les aperçut. Vous croyiez l'avoir perdue ! Heureusement que c'était moi ! »

Les parents furent tout étonnés. Des deux tortues, laquelle était la leur ? Et d'où venait l'autre ?

Puis, soupçonnant la vérité, Grand-Cœur se rendit en hâte chez Parfaite-Noblesse. Il trouva la maison vide. Les voisins lui apprirent que ses amis étaient allés se vendre chez Généreuse-Opulence.

Grand-Cœur y courut, tout ému. Il fit appeler Parfaite-Noblesse... Tous deux se mirent à pleurer en se voyant.

Grand-Cœur voulut rendre la tortue à Généreuse-Opulence pour racheter ses amis. Mais Généreuse-Opulence lui répondit : « Vous ne m'avez rien emprunté, il ne peut être question de rendre. Quant à ces deux personnes, je ne les ai nullement contraintes à rester ici ; vous n'avez pas à les racheter. Elles n'ont jamais cessé d'être libres. » L'accord fut impossible. L'un n'acceptait pas l'or qu'on lui rapportait. Parfaite-Noblesse et sa femme se considéraient comme endettés et

refusaient de s'en aller. Grand-Cœur ne voulait point garder ce qui ne lui appartenait pas.

Ils durent recourir à la justice du mandarin. On ne dit pas quelle fut sa sentence.

LE SONGE DE NAM KHA OU LA BOUILLIE DE MILLET

C'était la troisième fois que Lu Sinh échouait au concours triennal.

La malchance ne cessait de le poursuivre, tandis que d'autres étudiants, moins doués et moins savants, étaient plus heureux.

Tristement, Lu Sinh quitta la capitale pour rentrer dans son village, à pied, son léger ballot au bout d'un bâton.

En traversant la région de Nam Kha, il fut surpris par une averse dans la montagne. Il grimpa vers une grotte pour s'y réfugier ; c'était la demeure d'un vieux taoïste.

L'ermite le fit s'asseoir sur l'unique meuble de la grotte : un lit de pierre lisse. Tout en continuant à surveiller la cuisson d'une marmite de millet, il s'informa aimablement du chemin qui restait à Lu Sinh. Celui-ci se mit à lui confier ses échecs, son intention de recommencer, ses espoirs et ses ambitions. L'ermite l'écouta en silence, puis l'invita à s'allonger sur le lit pour se reposer, avant de continuer son voyage.



Trois ans après, Lu Sinh fut reçu premier docteur de l'Empire.

Ce fut, du jour au lendemain, la gloire.

D'abord la série des rites inoubliables : proclamation du nom par le héraut, de son porte-voix de cuivre éclatant, devant la foule assemblée ; remise solennelle du costume de cour par un grand mandarin ; procession sur un cheval blanc à travers la capitale, puis jusqu'au village, où, pendant plusieurs jours, fêtes et réjouissances se déroulèrent sans interruption.

Suivirent l'exercice des hautes fonctions publiques, le mariage avec une princesse, la plus jolie des filles de l'Empereur, puis, en quelques années, la naissance de beaux enfants, l'élévation au grade de premier ministre... Très rapidement arrivé au faîte de la richesse et des

honneurs, Lu Sinh s'y maintint durant quinze ans.

Survint une invasion des Barbares.

Les premières batailles furent désastreuses pour l'Empereur. Appelé au commandement suprême, Lu Sinh réussit à repousser les Barbares, envahit leur pays à son tour, tua leur roi. Mais le charme sauvage de la reine le captiva et le retint auprès d'elle : emporté par une passion irrésistible, il oublia complètement sa femme, son foyer, ses devoirs envers son roi et envers son pays.

En vain, l'Empereur le rappela ; il dut se résoudre à envoyer une expédition contre lui. Lu Sinh s'insurgea, voulut résister par la force, mais ses propres lieutenants le trahirent et le livrèrent.

Malgré les larmes de sa femme, il fut condamné à mort par l'Empereur.

La nuit qui précéda le supplice, Lu Sinh la passa à se remémorer sa vie entière : sa pauvre enfance, ses labeurs d'étudiant, l'éclatante ascension, le bonheur, puis la passion enivrante et l'égarement, et la chute soudaine...



Lu Sinh ouvrit les yeux : il était dans la grotte, couché sur le lit de pierre ; près de lui, accroupi à terre, le vieillard remuait lentement sa bouillie de millet. Seul le léger bruit de sa baguette sur le fond de la marmite, à peine plus perceptible que le chant du feu, troublait le silence de la montagne. La pluie avait cessé.

« Jeune homme, dit l'ermite, vous avez fait un long rêve, mais ma bouillie n'est pas cuite. Donnez-moi encore un instant, et vous me ferez le plaisir de partager mon modeste repas. »

MY GHÂU OU L'ARBALÈTE SURNATURELLE

Ceci est consigné dans les vieilles Annales.

Il y a plus de deux mille trois cents ans, le roi du pays de Thuc demanda en mariage une princesse de la maison des Hông Bàng, qui régnaient sur le Van Lang.

Ulcéré du refus qu'il essuya, il jura la perte des Hông Bàng. Mais il mourut sans avoir pu assouvir sa haine et légua ce soin à ses descendants.

Ce fut l'origine de guerres continuelles entre les royaumes de Thuc et de Van Lang.

Pendant de nombreuses années, les Hông Bàng furent vainqueurs. Forts de leurs succès et sûrs de la protection des génies, ils se relâchèrent de leur vigilance et s'endormirent dans l'oisiveté et dans les plaisirs.

Ce fut alors que leur ennemi Thuc Phan, un roi du pays de Thuc, entreprit de longs préparatifs ; puis il choisit le moment propice pour envahir le Van Lang. Il écrasa l'armée du dix-huitième roi Hông Bàng.

Quand il se vit perdu, celui-ci entra dans une colère effroyable ; les vaisseaux de sa gorge se rompirent, son sang coula à flots dans sa bouche, et il courut se précipiter dans un puits.

Ainsi finit le dernier roi d'une dynastie issue de Thân Nông, qui fut l'un des cinq grands empereurs de la Chine antique et qui régna cent quarante ans.



Thuc Phan réunit les deux royaumes sous le nom de : Au Lac, et prit le titre de : An Duong Vuong.

Il établit sa capitale dans le territoire de Phong Khê. Mais, à peine les remparts furent-ils élevés, qu'un orage épouvantable éclata dans la

nuît et ils s'écroulèrent. Trois fois An Duong Vuong fit recommencer les travaux, trois fois ils furent anéantis en une nuit.

Le roi fit alors dresser un autel au delà de la porte de l'Est et se mit en prières. Le septième jour du troisième mois, il vit venir de l'orient un vieillard qui lui dit :

« Assurez-vous le concours de l'ambassadeur des Eaux Limpides. »

Le lendemain de grand matin, le roi aperçut une énorme tortue d'or qui venait de l'orient et qui se tenait à la surface de l'eau.

Elle expliquait, dans le langage des hommes, qu'elle était envoyée par la rivière. Le roi l'invita à pénétrer dans son palais, et la pria de lui dire pourquoi il n'arrivait pas à construire ses remparts.

La tortue d'or répondit :

« Cette terre est une terre de rivières et de montagnes, peuplées d'esprits. Ce sont les esprits des montagnes qui font s'écrouler vos murailles. »

Avec l'appui de la tortue d'or, An Duong Vuong triompha des maléfices des démons et parvint à édifier rapidement les fortifications. Elles comprenaient trois enceintes, qui s'étendaient sur mille *truong* et s'enroulaient en forme de conque. D'où le nom de Loa Thành, Cité de la Conque.



La ville achevée, la tortue d'or prit congé du roi. Celui-ci la remercia, la conduisit au-delà des portes et lui dit :

« Grâce à vous, cette cité est devenue puissante. Mais pourrai-je toujours la défendre quand vous ne serez plus là ? »

La tortue d'or répondit :

« La prospérité ou le malheur dépendent du Ciel. Mais si les hommes sont méritants, le Ciel les aidera. Je puis vous faire un présent, puisque vous manifestez une si grande confiance en moi. Mais n'oubliez jamais qu'il vous appartient de veiller à la sécurité de votre royaume. »

Elle s'arracha une griffe et la lui remit en disant :

« Ajustez-la à une arbalète, à la place de la gâchette, et vous serez invincible quand vous irez au combat. »

Ayant ainsi parlé, la tortue d'or s'en retourna vers la rivière. Le roi la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu.



En ce temps-là régnait en Chine le puissant Tân Thuy Hoàng, qui

porta les armes jusqu'aux mers du Sud ; à l'intérieur il réalisa l'unité de l'Empire en abattant la féodalité. Dans la même année où il commença la construction de la Grande Muraille, il attaqua le royaume d'Au Lac. Mais son armée dut rebrousser chemin sans avoir pu approcher de Loa Thành.

Trois ans plus tard, il confia cinq cent mille hommes au général Triêu Đà, qui envahit les terres d'An Duong Vuong, déploya ses troupes sur la Montagne de la Hache Rouillée, et ses jonques sur le fleuve.

Le roi sortit de la ville à la tête de ses soldats, prit son arbalète à la griffe sacrée et lança trois flèches : trente mille cadavres chinois jonchèrent le sol. Ce fut la débandade parmi le reste.

Incapable de lutter contre l'arme surnaturelle, Triêu Đà eut recours à la ruse pour vaincre An Duong Vuong. Il demanda la paix, et envoya son fils Trong Thuy à la cour du roi comme gage de son désir de relations amicales.

An Duong Vuong donna à Triêu Đà le pays situé au nord du fleuve Bang Giang. Il admit Trong Thuy dans son entourage et finit par lui accorder la main de sa fille My Châu, « Douceur de Perle ».



Trong Thuy aimait sa femme mais il n'oublia pas la mission que son père lui avait confiée.

Sur sa prière, My Châu lui montra sans méfiance l'arbalète sacrée. Il examina la griffe, en fit fabriquer une semblable, et remplaça subrepticement l'une par l'autre.

Il demanda ensuite à An Duong Vuong la permission de rentrer pour quelque temps dans son pays.

À My Châu, il expliqua que « l'amour conjugal ne devait pas faire négliger les devoirs envers les parents ; voilà bien longtemps qu'il ne s'était pas prosterné devant les siens... Il regrettait de ne pouvoir l'emmener : la route était longue jusqu'aux terres du Nord ; elle traversait des forêts et des monts infestés de bêtes féroces ».

Mais au moment des adieux il fut envahi par une vive émotion quand il regarda sa femme qui, dans son amour et dans sa confiance pour lui, avait trahi sans le savoir son pays et son père.

My Châu s'aperçut de la tristesse de Trong Thuy, trop profonde pour un simple départ, et elle eut le pressentiment d'un malheur. Elle lui dit :

« Si l'affection des époux est impérissable, la paix des nations est hélas ! souvent éphémère ; il peut arriver que le Nord et le Sud se séparent... Si je dois un jour quitter Loa Thành dans le désordre,

j'emporterai le manteau de brocart doublé de duvet d'oie que vous avez fait venir de votre pays pour moi. Et je répandrai du duvet aux carrefours pour vous indiquer le chemin que j'aurais pris. »



Trong Thuy se hâta de rejoindre son père, pour lui remettre la griffe miraculeuse. Triêu Đà marcha immédiatement contre An Duong Vuong.

Ce dernier accueillit la nouvelle par un éclat de rire.

Et il laissa s'approcher l'ennemi, sans aller au-devant de lui, ni prendre aucune mesure de défense pour la capitale.

Quand, du haut des remparts, la vigie signala les masses profondes de l'armée chinoise qui obscurcissaient l'horizon, il se contenta de dire :

« Mon voisin a-t-il donc oublié mon arbalète ? »

Et il continua sa partie d'échecs.

Enfin, quand l'ennemi était aux portes de Loa Thành, il se leva et saisit son arme. Mais à la première flèche, il s'aperçut de la trahison.

Il n'eut que le temps de sauter sur son cheval et de prendre sa fille en croupe, pour fuir vers le Sud, abandonnant sa capitale et son royaume.

En pénétrant dans le palais, Trong Thuy ne trouva pas My Châu, et se lança à la poursuite du roi, d'après les traces du duvet d'oie qu'elle avait semé aux carrefours.

An Duong Vuong traversa en trombe plaines et forêts, escaladant les collines, dévalant les pentes, franchissant les rivières. Chaque fois qu'il s'arrêtait, il entendait se rapprocher le galop des poursuivants ; et il éperonnait de nouveau son coursier, qui reprenait la fuite éperdue.

My Châu se blottissait contre son père, entourant de ses bras le corps auguste qu'elle n'avait plus serré depuis sa première enfance. Le vent ne séchait pas ses larmes, et elle se sentait une faible femme devant son immense malheur.



Le chemin aboutit au bord de la mer. Nulle barque n'était en vue.

« Le Ciel m'abandonne ! s'écria An Duong Vuong. Ambassadeur des Eaux Limpides, où que tu sois, viens vite à mon secours ! » La tortue d'or émergea aussitôt de la mer et cria d'une voix si puissante que Trong Thuy l'entendit au loin et s'arrêta :

« Comment échapper à un ennemi qu'on porte en croupe ? »

Le roi se retourna vers sa fille, qui ne put que lever vers le ciel ses yeux en larmes, sans rien dire. Tirant alors son grand sabre en forme de flamme, An Duong Vuong lui trancha la tête. Puis, tenant à la main une corne de rhinocéros, il suivit la tortue d'or qui lui ouvrit un chemin dans les eaux, et entra dans la mer.

Lorsque Trong Thuy découvrit le corps de My Châu, il tomba de son cheval et la prit dans ses bras en pleurant.

Il la ramena pour l'inhumer à la Cité de la Conque.

Inconsolable, il errait tout le jour dans les lieux qui furent familiers à sa femme. À la fin, dans un moment de désespoir, il se jeta dans la pièce d'eau où elle aimait se baigner. Le sang qui coula du corps de My Châu fut absorbé par les huîtres du rivage, qui, depuis cette époque, secrètent des perles précieuses. Celles-ci revêtent un éclat merveilleux quand on les lave dans le bassin où Trong Thuy se noya.

La réputation de l'eau du bassin se répandit jusqu'en Chine et l'Empereur exigea qu'un vase qui en contenait fût joint au tribut triennal ; la redevance fut renouvelée régulièrement jusqu'à la dynastie des Ly.



De nos jours, on peut voir un petit temple sur la montagne, au bord de la mer, près de l'endroit où la malheureuse princesse finit de si tragique façon. Mais c'est surtout à Cô Loa, la Vieille Cité de la Conque, parmi les souvenirs des événements antiques, que la tradition conserve vivace le culte d'An Duong Vuong et de My Châu. Là, dans le sanctuaire fermé du temple, depuis plus de deux mille ans la flamme veille devant la tablette du héros qui lutta pour l'indépendance nationale. Plus loin, un banyan sacré, plusieurs fois séculaire, couvre de ses branches et de ses racines l'humble autel de My Châu.



TRADUCTION DU POÈME
DE CHU MANH TRINH SUR CÔ LOA (1902)

*Profonds les liens conjugaux, lourde la dette filiale ;
L'étrange innocence non blanchie souffre encore de nos jours.
La griffe est sans vertu, et la tortue absente ;
Du sang reste sur la perle, l'huître au sein de l'eau.
Stèle oubliée, arbre antique, un royaume millénaire ;
Mer azurée, ciel limpide, une âme pure.*

*Hors du palais d'An Duong Vuong, ce temple mélancolique ;
Le cri du rôle d'eau s'est tu, la lune devient vague.*

VOUS AVEZ RAISON

Majestueusement assis dans la grande salle de son yamen, le mandarin rendait la justice.

Devant lui étaient posés écritoire, pinceaux, registres et feuilles de papier. Sur un tabouret à portée de sa main, une pipe à eau incrustée de nacre élevait la courbe élégante de son long tuyau.

Désignant du doigt le paysan debout à sa droite, le « père et mère du peuple » ordonna : « Toi, dis ta plainte ! »

Le paysan, couvert de hardes moins déchirées que d'ordinaire, mais ne sentant pas moins fort pour cela, se gratta la tempe consciencieusement en dérangeant son turban mal enroulé, et entreprit un laborieux exposé de ses griefs, avec bien dès arrêts et des reprises. Le mandarin avait l'air de l'écouter avec attention : on voyait remuer sa tête de bas en haut, de temps à autre.

Quand, après un arrêt encore plus long que les autres, le plaignant semblait avoir terminé, le mandarin cria :

« Pipe ! »

Un satellite se précipita, bourra le petit fourneau avec une pincée de tabac, fit du feu et, courbant le fin bambou, en tourna l'extrémité vers le mandarin. Ce dernier referma ses lèvres sur le bout recouvert d'argent, ses joues se creusèrent, la pipe chanta d'un long trait son joyeux glouglou qui s'interrompit brusquement. Deux filets de fumée s'échappèrent des augustes narines et un léger nuage bleu voila un instant les yeux à demi fermés.

Au milieu du silence, la voix du mandarin s'éleva :

« Tu as raison. »

Se tournant ensuite vers le défenseur debout à sa gauche, il demanda :

« Et toi, qu'as-tu à répondre ? »

Le pauvre diable se gratta aussi scrupuleusement que son adversaire et parla encore plus longtemps. Le mandarin l'écouta avec autant de patience et de dignité ; puis, quand l'homme eut fini, il commanda avec la même brièveté une seconde pipe, et le même cérémonial se déroula.

Enfin, dans l'attente générale, il fit connaître sa décision :

« Tu as raison, toi aussi ! »

À ce moment, « l'honorable grande dame » – la femme du mandarin – qui avait tout entendu de la pièce voisine, fit irruption et s'écria :

« Comment ? Qu'est-ce que c'est cette façon de rendre la justice ? Tu approuves à la fois le plaignant et le défendeur ! » Sans réfléchir, le mandarin s'empessa de répondre avec une humble douceur :

« Vous avez raison, ma chère amie, j'ai eu tort d'approuver les deux parties. »

*

C'est de là que vient l'expression « ông Ba-Phai », qui peut se traduire par : *monsieur Trois-oui* ou *monsieur Trois-fois* : *C'est-juste*, ou encore *monsieur Trois-fois* : *Vous avez raison*.

LA PARTIE D'ÉCHECS DANS LA MONTAGNE

Le père de Hiêu le Pieux, qui était bûcheron, avait été emporté par un tigre.

Depuis lors, voilà trois ans que l'adolescent aidait sa mère à gagner durement leur vie et celle de ses frères et sœurs. Robuste et courageux, il abattait déjà presque autant de bois qu'un homme, et sa mère, usée précocement, se félicitait d'avoir moins à peiner maintenant : elle prenait encore les travaux de couture qu'on lui confiait, mais elle n'était plus obligée d'aller s'employer chez les autres, pour des besognes plus fatigantes.



Un soir d'hiver, Hiêu le Pieux revenait lourdement chargé, quand il vit une forme humaine étendue sans mouvement sur le bord du sentier. Il déposa son fardeau et se pencha : c'était un vieillard, qui respirait encore, mais très faiblement. Hiêu le Pieux le prit sur son dos et le porta dans sa paillote, où sa mère et lui donnèrent leurs soins au malade sans se ménager. Ils eurent la joie de le voir renaître et le gardèrent chez eux pour attendre son complet rétablissement, se privant pour lui, sans jamais penser qu'ils pussent être payés de retour d'une façon quelconque.

Un soir, le vieillard dit à Hiêu le Pieux :

« Avant de vous quitter, je veux vous témoigner ma reconnaissance. Vous êtes inscrit cette année sur le livre des morts, mais je vais vous indiquer un moyen qui pourrait vous sauver. Faites bien attention à ce que je vous dis.

» Le premier jour du mois prochain, vous partirez de très bonne heure, en emportant unealebasse de vin et deux tasses. Après avoir traversé la forêt, vous continuerez du côté du soleil levant, jusqu'à ce que vous atteigniez un lac aux eaux très bleues ; vous grimpez

ensuite sur la montagne, pour passer à gauche d'une cascade et, non loin du sommet, vous verrez deux vieillards en train de jouer aux échecs. Ne faites pas de bruit, tenez-vous près d'eux et, quand ils demanderont à boire, versez-leur de votre vin. Attendez qu'ils aient fini la partie pour leur adresser votre prière. »

Le lendemain matin, Hiêu le Pieux s'aperçut que son hôte avait disparu.



Le premier jour du mois suivant, bien avant l'aube, Hiêu partit, ses tasses bien enveloppées et sa calebasse suspendue au dos.

Après la forêt, il s'engagea sur un chemin nouveau pour lui. Le soleil était levé depuis longtemps quand il parvint au lac dont les eaux étaient très bleues. Dans le bois qui couvrait le flanc de la montagne, il entendit des chants d'oiseaux inconnus, qui résonnaient merveilleusement dans un air étrangement vif et pur. Il s'arrêta pour les écouter, et perçut, dans les intervalles de silence, le bruit d'une cascade lointaine. Il se dirigea de ce côté, passa à gauche de la cascade et se trouva bientôt à l'orée du bois, devant un admirable paysage de montagnes tout baigné de lumière. À l'endroit le mieux situé, sous un large pin, deux vieillards étaient assis, les jambes croisées, sur une table de pierre lisse. Hiêu le Pieux s'approcha sans bruit et distingua leurs beaux visages éclatants de fraîcheur malgré les rides nombreuses. Ils jouaient en silence, calculant mûrement leurs coups, et chaque fois qu'ils se baissaient un peu pour avancer un pion, la pointe de leur longue barbe blanche effleurait les traits rouges de l'échiquier dessiné sur la pierre. Hiêu remarquait encore, à côté de chacun d'eux, un gros livre fermé.

Il attendait immobile depuis un moment quand l'un des vieillards, sans quitter des yeux l'échiquier, commanda, comme à son domestique :

« À boire ! »

Hiêu le Pieux s'empressa de remplir les tasses et les déposa à portée de leurs mains. Ils les vidèrent, toujours absorbés par le jeu.

Trois fois le manège recommença. Enfin, la partie achevée, le vainqueur leva le premier les yeux ; au même moment, Hiêu le Pieux se prosterna le front contre terre, en disant : « Génies bienfaisants, épargnez-moi, par pitié pour ma mère : elle est vieille et faible. Accordez-moi encore quelques années, que mes frères soient devenus grands et forts, pour me remplacer auprès d'elle. »

L'un des vieillards se pencha vers l'autre. Ce dernier ouvrit son livre, prit son pinceau et corrigea un caractère. Puis il dit à Hiêu le Pieux :

« Tu as réussi à nous faire boire ton vin par surprise. Ce qui vaut bien mieux : tu es un bon fils, et tu as sauvé un homme. Aussi ta vie est-elle prolongée jusqu'à l'âge de cent ans. »

Hiêu le Pieux, toujours prosterné, n'avait pas eu le temps de remercier les génies qu'il sentit un souffle passer sur sa tête. La levant un peu, il s'aperçut que la pierre était vide des deux côtés de l'échiquier.

Il reprit en courant le chemin du retour ; la joie débordait de son cœur, mais il n'osa raconter à personne, pas même à sa mère, ce qui lui était arrivé.

Plus tard il revint dans la montagne. Il retrouva le lac, puis le bois avec la cascade ; mais les eaux du lac n'étaient plus aussi bleues, l'air du bois ne retentissait de nul chant d'oiseaux, et la cascade grondait seule dans le silence. Plus loin, le même pin étendait son ombre sur une pierre rugueuse où Hiêu chercha vainement les traits rouges de l'échiquier des génies.

FRÈRES ET AMIS

Leur père étant mort subitement sans laisser de testament, Kim s'empara de tout l'héritage, ne laissant qu'une paillote à son jeune frère Dê.

S'il se montra ainsi dur pour son cadet, Kim était serviable et généreux envers ses nombreux amis : il les recevait magnifiquement, les aidait en toute circonstance ; l'un d'eux se trouvait-il gêné pour une raison quelconque, il pouvait être sûr de ne pas frapper chez lui en vain ; Kim allait même au-devant de leurs vœux.

À sa femme, qui s'étonnait de sa conduite, il répondait chaque fois avec brusquerie que Dê était assez grand pour se tirer d'affaire tout seul, tandis que ses amis étaient des hommes remarquables et profondément dévoués. Ces mauvaises explications ne satisfaisaient point la femme, qui continuait à répéter :

« Les frères sont comme les membres d'un même corps, tandis que les amis peuvent être seulement d'aimables égoïstes ou des flatteurs parasites, tant qu'on ne les a pas éprouvés dans des circonstances décisives. »

Dê connaissait les sentiments de sa belle-sœur. Aussi venait-il souvent chez son frère, même en dehors des anniversaires et des fêtes qui exigeaient sa présence ; et jamais il ne laissa paraître le moindre ressentiment envers Kim, ni la moindre amertume, pour ne pas attrister sa belle-sœur. Quant à celle-ci, elle n'osait pas lui proposer de l'aider, ni le défendre ouvertement, de peur de blesser sa fierté ; mais elle ne désespérait pas d'amener un jour son mari dans le bon chemin.



En rentrant un soir, Kim trouva sa femme en larmes. Elle lui dit :

« Tout à l'heure, un jeune mendiant a demandé l'aumône à la porte. Occupée à la cuisine, je lui ai crié d'attendre. Voyant la maison vide, il est entré sans bruit et cherchait à voler, quand je l'ai surpris et je l'ai battu. Mais en le repoussant trop violemment, dans ma colère, je l'ai

envoyé contre le pied du lit, où sa tête a heurté. Il fut tué sur le coup. Je l'ai enveloppé dans une natte et je l'ai traîné dans le jardin. »

Kim fut plus bouleversé que sa femme. Il ne savait que faire. Elle ajouta, toujours en pleurant :

« Nous ne sommes pas en excellents termes avec le mandarin. Voudra-t-il bien admettre que je ne l'ai pas fait exprès ? Qui sait comment il va sévir ?... C'est le scandale et la ruine. »

Le mari s'affola davantage. Ce fut alors qu'elle lui glissa :

« Le mendiant est mort, notre condamnation ne le ressuscitera point... Si nous pouvons l'enterrer en cachette dans le bois, personne n'en saura jamais rien. Choisis les plus sûrs de tes amis pour t'aider. Ils te doivent tant, aucun ne refusera de te donner une preuve de sa gratitude et de son dévouement. »



Rassuré et plein d'espoir, Kim alla frapper chez l'ami qui habitait le plus près. Ce dernier lui ouvrit avec un large sourire, qui s'éteignit devant son air grave. Puis, dès que Kim eut expliqué ce qui l'amenait, l'ami changea d'attitude, et exprima ses regrets : il était bien vieux, bien faible, et ne saurait porter un fardeau, il le retarderait... Il fallait s'adresser à un tel, qui était plus robuste.

Kim courut chez cet autre. Il fut reçu avec chaleur, invité à prendre une tasse de thé ; l'hôte envoyait chercher des partenaires pour jouer aux cartes... Kim commença à parler, l'ami se découvrit aussitôt un grand malaise, se rappela soudain que sa belle-mère était gravement malade, qu'il devait aller la voir ; son malaise l'avait retardé.

Le troisième ami auquel notre malheureux eut recours fut frappé par sa mine et lui dit avant qu'il eût ouvert la bouche :

« Quel ennui avez-vous ? Dites-le moi. Entre amis, tout est commun. »

Se voyant sauvé, débordant de joie et de reconnaissance, Kim se confia. Hélas ! celui-ci aussi avait une raison impérieuse qui ne lui permettait pas de l'accompagner. « Mais cela ne l'empêchait pas de partager ses soucis, de le plaindre de tout son cœur. » Kim se sentit perdu. Dès l'ami suivant d'ailleurs, il s'aperçut que ceux qu'il avait dérangés les premiers avaient eu le temps de prévenir les autres, et il rentra chez lui, désespéré.



Sa femme lui remonta le courage, lui rappela ce qu'elle avait

toujours dit, et l'exhorta à frapper enfin à la bonne porte :

« Il faut aller chez Dê. Dépêche-toi ! » L'homme n'avait plus de volonté ; il hésita un peu, puis se traîna jusqu'à la paillote de son cadet. Celui-ci fut surpris de voir son frère, d'autant qu'il était bien tard. Il s'écria :

« Comme vous êtes pâle ! Qu'y a-t-il ? Ma sœur serait-elle malade ? »

Quand il apprit ce dont il s'agissait, Dê n'eut pas une seconde d'hésitation et suivit son aîné.

« Ma sœur a raison, dit-il. Il faut deux hommes pour cette besogne. »

Quand tout fut fini, minuit était passé depuis longtemps. Kim était à bout de forces.



Le lendemain matin, le mari et la femme furent invités à se rendre sans retard chez le mandarin.

Ils y trouvèrent tous ceux dont Kim avait sollicité l'aide, dans son désarroi. En leur présence, le mandarin dit sévèrement au couple :

« Vous avez tué un mendiant et vous l'avez enterré en cachette. Vous avez même eu l'audace de chercher à entraîner ces honnêtes citoyens dans votre complicité. Heureusement qu'ils ont obéi à la seule voix de leur conscience. »

Là-dessus arriva Dê, qu'on avait convoqué également. Les deux frères comprirent vite que leurs dénonciateurs les avaient suivis la veille jusque dans le bois.

« Inutile de nier, continua le mandarin. Nous allons nous transporter sur les lieux mêmes pour procéder à l'exhumation. »

Ce qui fut fait sur l'heure. (La justice n'a pas toujours été lente, on le voit.) Mais quelle ne fut pas la surprise générale quand, la natte une fois déroulée, apparut le cadavre d'un gros chien noir.

Le mandarin fronça les sourcils, et les accusateurs ne purent cacher leur déconvenue. Quant à Kim et Dê, ils ne surent que penser, mais ils ne pouvaient pas s'empêcher de se féliciter de la situation. Ce fut alors que la femme de Kim demanda la permission de tout expliquer :

« Depuis longtemps, elle réfléchissait au moyen d'ouvrir les yeux à son mari sur le monde et sur ses amis en particulier ; elle voulait surtout lui montrer que les liens fraternels sont profonds et sacrés. La mort de son chien, survenue la veille pendant l'absence de Kim, lui en fournit enfin l'occasion : elle imagina la mise en scène qui les avait tous conduits jusque là. »

Les bons amis reçurent cinquante coups de rotin. Pour Kim, la leçon ne fut pas perdue, et il n'oublia pas vite les émotions qui l'avaient secoué. On laisse à deviner la joie de sa femme et celle de Dê.

TRANG TU ET LA MORT DE SA FEMME

On connaît Trang Tu, le maître taoïste qui vivait à l'époque des Chu et dont le savoir était immense.

Quand il perdit sa femme, les parents et amis, venus avec les offrandes rituelles pour la morte, le trouvèrent assis, les jambes allongées, en train de chanter en s'accompagnant d'un tambourin :

*Hélas ! C'est la vie : la fleur qui se forme, puis se fane.
Ma femme morte, je l'enterre ; moi mort, elle se remarie.
Si j'étais parti le premier, quelle cascade de rires énormes !
Dans mes champs, un nouveau laboureur ; sur mon cheval, un cavalier étranger.*

*Ma femme serait à autrui ; mes enfants subiraient colères et insultes.
En pensant à elle, mon cœur se serre, mais je la regarde sans pleurer.
Le monde m'accuse d'être insensible et sans pitié ;
Je raille le monde de nourrir des douleurs vaines.
Si je pouvais, en pleurant, ramener le cours des choses,
Sans tarir, pendant mille automnes mes larmes couleraient.*

C'est ainsi que Trang Tu chantait, sans le moindre signe de regret ni de chagrin. Ce que voyant, parents et amis s'écrièrent :

« Comment ? Vous avez vieilli ensemble tous deux, et non seulement vous ne trouvez point de larmes pour elle, vous avez encore le cœur de chanter en tapant sur votre tambourin ! »

Alors Trang Tu, se levant, vint droit au lit de la morte et dit en la désignant du doigt :

« La voilà couchée, rigide ; je ne suis pas sans avoir compris. Allons ! je vais pleurer, pour que les gens ne me blâment pas d'ignorer les convenances, eux qui ne connaissent rien de la vie et de la mort. »

CHU DÔNG TU ET LA PRINCESSE

Le troisième roi Hung Vuong avait une fille nommée Tiên Dung, Beauté de Fée. Elle méritait bien son nom : jamais on n'avait vu princesse si parfaitement belle, et sa main était disputée par les rois et les princes des pays voisins.

Mais l'un après l'autre, tous furent éconduits : c'est que, contrairement à ce qui arrive d'ordinaire aux filles, laides ou jolies, Tiên Dung ne désirait pas se marier. Les années passèrent sans que prince ni berger réussît à prendre son cœur. Elle n'aimait que les paysages et demandait à son père la permission de voyager à chaque printemps – vers les deuxième et troisième mois – à travers le beau royaume de Van Lang.

Hung Vuong, persuadé que la résolution de sa fille ne pouvait être définitive, ne la contrariait en rien. Il n'était d'ailleurs pas fâché, dans son affection jalouse, de la garder encore près de lui.



Un matin de printemps, les barques royales qui portaient la princesse et sa suite arrivèrent en vue du village de Chu Xa. L'endroit plut à la princesse, qui décida de s'y arrêter. Elle descendit sur la plage et, la trouvant propre à souhait, elle fit dresser une tente à quatre côtés et planter des rideaux pour se baigner.

Au milieu de son bain, l'eau qu'elle versait entraîna le sable et découvrit un homme qui s'y était caché.

Le saisissement de Tiên Dung n'était rien en comparaison de la confusion et de l'effroi de l'homme, qui était d'ailleurs jeune et beau. À demi enfoui dans le sable, n'osant lever les yeux, il implora la démente de la princesse, et expliqua ainsi sa présence :

« Mon nom est Chu Đông Tu. Ruinés par un incendie, poursuivis par le sort, mon père et moi nous étions devenus à la fin si misérables qu'il ne nous restait qu'un pagne de coton pour deux : nous le mettions à tour de rôle pour sortir. Quand mon père tomba gravement malade, il

me dit avant de mourir de l'enterrer nu, en gardant le pagne pour moi. Mais je n'eus pas le cœur de lui obéir : ce bout d'étoffe était tout son linceul.

» Depuis lors, je pêche pendant la nuit, et le matin venu, plongé jusqu'à mi-corps dans l'eau, je vends des crabes et des poissons, ou je demande l'aumône aux embarcations qui passent.

» Tout à l'heure, en entendant les gongs et les tam-tams et en voyant vos barques couvertes d'oriflammes et de parasols, je me suis caché dans cette touffe de roseaux. Mais vous choisissiez justement cet endroit pour aborder... »

Tiên Dung dit alors à Chu Đông Tu :

« Je ne voulais pas me marier ; mais au point où nous en sommes, nous ne pouvons que nous incliner devant l'ouvrage du vieillard de la lune. »

Elle lui fit donner des habits, et l'emmena dans sa barque, où un festin leur fut servi. Chu Đông Tu, ravi et troublé à la fois, n'osa pas accepter, mais Tiên Dung affirma :

« C'est la volonté du Ciel ; pourquoi hésiter ? »

Le mariage fut célébré sans retard sur le fleuve.



Quand la nouvelle en parvint au roi, il se montra fort irrité et s'écria :

« Ma fille a manqué à toute dignité en ramassant sur son chemin un miséreux ; comment pourrait-elle jamais reparaître devant mes yeux ? »

Ne pouvant plus rentrer au palais, Tiên Dung s'établit au village même avec Chu Đông Tu et ils firent du commerce pour gagner leur vie. Leurs affaires prospérèrent, les rives du fleuve se couvrirent rapidement de magasins, et toute une cité commerciale s'éleva à cet endroit.

Un jour, un négociant venu de loin proposa à Tiên Dung de s'associer avec lui pour aller chercher des marchandises précieuses de l'autre côté de la mer : « L'année suivante, elles rapporteraient dix fois davantage. » Tiên Dung en fut toute heureuse et dit à Chu Đông Tu :

« Le Ciel nous a réunis, il nous a ensuite nourris et habillés jusqu'à présent ; cette fois, c'est encore un appel du ciel. Il faut le suivre.



Chu Đông Tu partit donc avec le négociant.

Quand ils arrivèrent au mont Quynh Lang, voyant un petit ermitage perché sur le sommet, Chu Đông Tu y grimpa pour admirer le paysage. Il y rencontra un jeune bonze du nom de Phât Quang, Lumière de Bouddha. Ce dernier, remarquant chez Chu Đông Tu les signes de l'immortalité, voulut lui transmettre sa science. Chu Đông Tu accepta et renonça à son voyage.

Au bout d'un an, avant de renvoyer son disciple, Lumière de Bouddha lui fit présent d'un bâton et d'un chapeau en feuilles de latanier, en lui recommandant de ne pas s'en séparer.

De retour chez lui, Chu Đông Tu enseigna à sa femme la doctrine du Bouddha. Quand ses yeux se furent ouverts à la Vérité, Tiên Dung abandonna son commerce et ses biens, et tous deux partirent à la recherche de la Voie.

Un soir, ils parvinrent dans un endroit désert, loin de toute habitation. Ils plantèrent le bâton dans le sol, le coiffant du chapeau de latanier, et s'étendirent dessous.

À la troisième veille, une citadelle surgit miraculeusement, avec des palais d'émeraude et de jade, remplis de trésors inestimables, comme on n'en vit jamais dans les palais de Hung Vuong. Autour de Chu Đông Tu et de Tiên Dung, tout un peuple de courtisans, de gardes, de servantes s'empressent, attentifs à leurs moindres désirs.

Le lendemain matin, les habitants des environs, saisis d'une crainte religieuse, affluèrent avec l'encens et les fleurs. Ils trouvèrent les portes de la citadelle bien garnies de troupes et, à l'intérieur, les mandarins civils et militaires à leurs postes, comme dans un royaume bien organisé.



Le roi Hung Vuong, quand il eut connaissance de tous ces événements, accusa de rébellion sa fille et Chu Đông Tu et envoya une armée contre eux.

Comme celle-ci approchait, les sujets de Tiên Dung demandèrent à sortir pour la combattre, mais elle le leur défendit, en déclarant avec douceur :

« Le Ciel a tout fait et je ne suis responsable de rien. Mais comment oserais-je me dresser contre mon père ? Je dois observer mes devoirs, en laissant mon sort entre les mains du Ciel. Que mon père fasse sa volonté ! Il peut me tuer, je ne murmurerai point. »

La nuit tombait quand les troupes royales s'arrêtèrent pour camper en face de la cité, de l'autre côté du fleuve, sur le terrain de Tu Nhiên, remettant l'attaque au lendemain.

Au milieu de la nuit, un violent orage éclata, arrachant les branches,

déracinant les arbres, soulevant des tourbillons de poussière. D'un seul coup la cité de Tiên Dung s'éleva tout entière vers le ciel. Le lendemain, un vaste lac s'étendait sur son emplacement.



Hung Vuong reconnut sa méprise et fit élever un temple pour perpétuer le culte de Chu Đông Tu et de Tiên Dung.

Plus tard, lorsque le roi Triêu Viêt Vương luttait dans les environs contre l'armée chinoise envoyée par les Luong(3), il dressa un autel et invoqua Chu Đông Tu. Il réussit ensuite à trancher la tête du chef ennemi, dont les troupes s'enfuirent en désordre vers la Chine.

De nos jours, un petit marché constitue le seul vestige de la cité commerciale de Tiên Dung ; du « Lac né en une nuit », autrefois légendaire, il ne reste que le souvenir ; mais au village de Da Hoà, dans la province de Hung Yên, l'encens continue à brûler dans le temple consacré au génie Chu Đông Tu.

LES DEUX BOÎTES DE THÉ

N'allez pas sourire avec incrédulité : il existe des mandarins intègres ; certains même joignent à une honnêteté parfaite une rare délicatesse de cœur. Écoutez plutôt : ce qui suit n'est pas un conte.

Trinh Dam Toan était un mandarin qui refusait tous les cadeaux, quelle qu'en fût la nature. Un jour, un de ses administrés, qui lui devait beaucoup, vint timidement le prier d'accepter deux boîtes de thé. « Le présent était modeste, et rituel. » Le mandarin commença cependant par refuser, selon son habitude. Mais l'homme, sans oser insister autrement que par sa présence silencieuse, avait l'air si profondément sincère que Trinh finit par déroger à ses principes, pour faire plaisir à son obligé.

Quand ce dernier se fut retiré, on s'aperçut que les prétendues boîtes de thé pesaient bien lourd. Ouvertes, elles étaient pleines d'or.

Que fit le mandarin ? Il referma les boîtes, rappela l'homme et lui dit :

« J'ai cédé à votre insistance, croyant qu'il n'y avait plus de thé à la maison. Mais je me suis trompé. Il faut reprendre votre cadeau, en me croyant fort touché de votre intention. »

NHI KHANH OU LA FEMME DU JOUEUR

Originaire de Khoai Châu, dans la province de Hung Yên, Tu Dat administrait la circonscription de Đông Quan quand il donna sa fille au fils de son ami Phung Lập Ngôn, mandarin bien connu pour sa droiture.

Malgré son jeune âge, Tu Nhi Khanh se montra une bru parfaite : douce et bienveillante, elle s'accordait avec tous les membres de la famille Phung et chaque fois qu'on parlait d'elle, on ne tarissait pas d'éloges sur ses qualités.

Seulement, son bonheur n'était pas sans nuage : son mari Trong Qui aimait le jeu et cette passion grandissait chaque jour. Nhi Khanh essaya bien de le retenir mais c'était peine perdue.



Un an après leur mariage, comme la province de Nghê An était infestée de brigands, la cour chercha un bon gouverneur pour y rétablir l'ordre. Les mandarins, qui détestaient Phung Lập Ngôn pour sa franchise, le firent désigner.

Sur le point de gagner son poste, Phung dit à sa belle-fille :

« La route est longue et difficile, et les temps peu sûrs : nous ne t'emmènerons point. Attends que le calme soit revenu pour nous rejoindre. »

Trong Qui aurait voulu ne pas se séparer de sa femme. Mais Nhi Khanh lui dit :

« Vous ne comprenez donc pas que, sous prétexte d'avancement, on envoie père dans une province dangereuse ? Et vous l'abandonneriez à lui-même, à mille lieues d'ici, *parmi les grandes vagues*, seul du matin jusqu'au soir ? N'allez pas, à cause de moi, manquer à vos devoirs de fils ! »



Trong Qui accompagna son père dans le Nghê An, laissant sa femme à Đông Quan.

Peu après, Nhi Khanh perdit ses parents l'un après l'autre. Elle ramena pieusement leurs restes au pays natal, et alla vivre auprès d'une tante du nom de Luu Thi.

Pendant quelque temps, elle recevait de loin en loin des nouvelles du Nghê An ; puis elles cessèrent tout à fait.

Cependant un mandarin militaire, neveu par alliance de Luu Thi, avait remarqué la beauté de Nhi Khanh ; désirant l'épouser, il pria Luu Thi de lui parler pour la décider en sa faveur.

Nhi Khanh refusa, mais l'homme ne se découragea point. Il revenait souvent à la charge. Les mois passèrent, et comme Trong Qui continuait à ne donner aucun signe de vie, Nhi Khanh finit par se confier à sa vieille servante :

« Vous savez, lui dit-elle, que si j'ai supporté de vivre jusqu'à présent, c'est parce que je pensais à mon mari. S'il n'était plus, je l'aurais suivi depuis longtemps dans la mort. Ce n'est pas moi qu'on verrait, avec les robes reçues de la main de l'époux, me parer pour les yeux d'un autre. Ma fidèle servante, partez pour le Nghê An, cherchez mon mari et ramenez-le. »

La vieille femme obéit et parvint au terme de son voyage, malgré les dangers du chemin. Elle se renseigna et se vit répondre partout que le gouverneur Phung était mort et que son fils indigne avait tout dissipé ; on ne savait pas ce qu'il était devenu.

Errant par le marché, la vieille femme rencontra Trong Qui. Elle le suivit chez lui : ce n'était qu'une paillote basse, ouverte aux quatre vents et renfermant, pour tout mobilier, un lit de bambou, avec un échiquier et un service à alcool ; dans un coin, un coq de combat et un chien de chasse.

Trong Qui commença, comme pour s'excuser :

« Je n'ai pas oublié la maison... Mais c'est tellement loin... »

La vieille servante se hâta de tout lui raconter pour dissiper sa gêne, et le persuada de rentrer sans retard.



On devine le bonheur des époux qui se retrouvèrent après une si longue séparation.

Mais Trong Qui était incorrigible et s'adonna de nouveau au jeu. Il fit la connaissance d'un négociant nommé Dô Tam, qui partagea ses

plaisirs. Tous deux cachèrent d'ailleurs des pensées inavouables : Trong Qui convoitait la fortune de Dô Tam, et celui-ci la beauté de Nhi Khanh. Ils s'entraînaient l'un l'autre à boire et à jouer, guettant chacun l'occasion de tromper l'autre.

Dô Tam eut l'habileté de laisser Trong Qui gagner souvent. Celui-ci s'en vanta, mais Nhi Khanh lui rappela qu'il faut fuir les hommes de négoce et de ruse :

« Ils sont capables de vous faire gagner un jour, pour vous dépouiller entièrement le lendemain. »

Mais Trong Qui ne voulut rien entendre et ne céda ni aux conseils de sa femme, ni à ses larmes.

Un jour Dô Tam réunit des amis chez lui : il commença par les abreuver copieusement, puis mit soudain comme enjeu un million de ligatures. Trong Qui était loin de posséder une pareille somme ; mais, aveuglé par sa passion, il demanda à emprunter. Dô Tam lui proposa de donner par écrit la personne même de Nhi Khanh comme gage. Trong Qui avait bu plus que de raison ; alléché d'ailleurs par ses gains antérieurs, il était confiant en son étoile et signa sans réfléchir davantage.

En trois coups, il perdit tout son argent.

Il fut obligé de faire venir sa femme pour lui dire :

« J'ai été léger, il est trop tard pour regretter ma faute. Il faut que vous restiez ici, jusqu'à ce que je rapporte l'argent pour vous racheter... Je ne tarderai guère. »

Nhi Khanh comprit qu'elle n'échapperait pas au marchand. Elle lui dit :

« Quand il s'agit de quitter la pauvreté pour la richesse, qui donc hésiterait ? Cette rencontre n'est-elle d'ailleurs pas de celles qu'a voulues un heureux destin ? Si vous daignez jeter vos regards sur moi, je serai votre servante comme j'ai été celle de mon précédent mari. Permettez-moi seulement de boire une dernière tasse avec lui et de rentrer ensuite dire adieu à mes enfants. » Enchanté de la voir si docile contre toute attente, Dô Tam s'empressa de la faire servir.

Arrivée chez elle, Nhi Khanh prit ses deux enfants dans ses bras, les combla de caresses et murmura en pleurant :

« Mes petits, je vous abandonne, mais ce n'est pas pour aller vivre avec un autre homme, quels que puissent être d'ailleurs les torts de votre père. »

Puis elle se donna la mort.



La douleur de Trong Qui fut sincère et profonde. Elle opéra un

changement en lui : il eut enfin honte de sa vie passée et renonça définitivement au jeu.

Malheureusement ses moyens d'existence diminuèrent de jour en jour. Apprenant qu'un de ses anciens amis était mandarin à Qui Hoa, il décida de s'y rendre pour demander son aide.

À mi-chemin, la fatigue l'arrêta au pied d'un badamier où il s'assit pour se reposer.

Soudain il entendit une voix l'appeler ; elle semblait descendre du haut des airs :

« Est-ce vous, Trong Qui ? S'il vous souvient des attaches anciennes, vous m'attendrez au temple de Trung Vuong, le dixième jour du mois prochain. N'y manquez pas, n'allez pas croire que le monde des morts soit sans communication avec celui des vivants. »

Trong Qui reconnut la voix de Nhi Khanh, mais, en levant les yeux vers le ciel, il ne vit qu'un nuage noir qui courait dans la direction du nord. Il se crut le jouet d'une illusion.

Le dixième jour du mois suivant, il se rendit néanmoins au temple de Trung Vuong.

Quand il y parvint, il se faisait tard, l'ombre du soir enveloppait de mélancolie le paysage silencieux ; seuls quelques oiseaux pépiaient faiblement dans les arbres séculaires. Trong Qui fit lentement le tour du temple. Il se sentait si triste qu'il voulut repartir, mais la nuit était tombée, et il s'étendit dans la galerie de gauche réservée aux pèlerins.

Vers la fin de la troisième veille, il entendit comme le bruit de quelqu'un qui pleurerait doucement. D'abord éloigné, le bruit se faisait plus proche et bientôt Trong Qui crut voir dans l'obscurité le visage de Nhi Khanh.

C'était bien elle.

« À ma mort, dit Nhi Khanh, l'Empereur d'En-Haut eut pitié de ma fidélité malheureuse et me nomma au service des requêtes. Mon travail ne m'a pas permis jusqu'à présent de vous revoir. C'était au cours d'une mission que je vous ai rencontré l'autre jour : j'allais porter la pluie dans les terres du Nord ; sans ce hasard, nous ne nous serions pas retrouvés. »

Trong Qui lui exprima ses remords et la pria de lui pardonner ; les deux époux causèrent presque jusqu'à l'aube. Avant de le quitter, Nhi Khanh dit à son mari :

« J'ai eu l'occasion d'assister aux audiences de l'Empereur de Jade et j'ai entendu les *tiên* annoncer que la prospérité de la maison des Hô touche à sa fin ; au cours de l'année Binh Ti la guerre éclatera et deux cent mille hommes périront. Tous ceux qui n'auront pas *cultivé l'arbre de la vertu* risqueront d'être emportés dans la tourmente. L'ordre et la paix seront rétablis par un Juste de la famille des Lê. Je vous prie de bien élever nos fils et de leur recommander, quand le moment sera

venu, de suivre ce héros sans hésitation ni défaillance. » Trong Qui fit comme Nhi Khanh l'avait conseillé. Il ne se remaria point et consacra tous ses soins à l'éducation de ses enfants. Quand le futur Lê Thai Tô se leva dans la région de Lam Son, les deux fils de Trong Qui recrutèrent des partisans et embrassèrent sa cause. Après l'avènement du grand roi, ils parvinrent jusqu'au rang de membre du Conseil Privé. Leur descendance prospère encore de nos jours, dans la circonscription de Khoai.

LE VASE VOLÉ

Ce vol eut lieu sous le règne de Thành hoa des Minh.

Après le sacrifice au Ciel, on s'aperçut, en rangeant les objets du culte, qu'un vase en or avait disparu.

Les soupçons se portèrent sur un cuisinier qui l'avait approché pendant la cérémonie. Soumis à la torture, il avoua. Mais quand on lui demanda où il l'avait caché, on n'obtint que des réponses évasives. À la fin, acculé, il déclara que c'était devant l'esplanade des sacrifices.

On l'y conduisit, l'obligea à indiquer l'endroit précis. Puis on creusa, sans rien découvrir. On le ramena en prison, le mit aux fers.

Quelques jours après, un satellite proposa à un bijoutier une chaîne en or. Le bijoutier se méfia, le dénonça au mandarin, qui le fit arrêter. C'était précisément la chaîne du vase volé. Le satellite avoua sans difficulté qu'il l'avait enfoui devant l'esplanade des sacrifices.

Cette fois on retrouva le vase en or. C'était exactement à l'endroit désigné par le cuisinier ; il avait suffi de creuser un peu plus profondément ; quelques pouces à peine.

On peut se demander : si, dès la première fois, on avait atteint le vase, ou si le vrai voleur ne s'était pas fait prendre, comment le cuisinier aurait-il échappé à la mort ? *Même s'il avait eu cent bouches, comment aurait-il pu se disculper ?*

INVITATION À MOURIR

Au pays de Tê Duong, en Chine, il y avait autrefois un vieillard qui mourut de maladie à l'âge de soixante ans.

Pendant que la famille en larmes s'occupait des mille détails des obsèques, on entendit tout à coup le mort qui appelait à grands cris ; on se précipita dans sa chambre : il était ressuscité. La joie illumina tous les visages et les questions de pleuvoir.

Mais le vieillard s'adressa seulement à sa femme :

« Je voulais m'en aller pour de bon, lui dit-il ; mais en chemin j'ai pensé à vous tout soudain, me reprochant de vous laisser seule, sans personne avec qui partager le chaud et le froid ; mieux valait pour vous m'accompagner, que de vivre dans ces conditions. C'est pourquoi je suis revenu pour vous emmener avec moi. »

Ces paroles semblèrent évidemment déraisonnables à tous et personne n'y attacha la moindre importance.

Mais le vieillard répéta ce qu'il avait dit et sa femme dut lui répondre :

« C'est fort juste, et je vous écouterai volontiers. Seulement je suis en vie, comment pourrais-je mourir pour vous suivre ?

— Ce n'est pas difficile, répliqua-t-il, vous verrez ; dépêchez-vous d'aller mettre vos affaires en ordre. »

La vieille femme sourit, sans s'éloigner. Mais son mari la pressant, elle dut sortir de la chambre.

Au bout de quelque temps, elle revint et déclara, pour ne pas le contrarier, qu'elle avait fini.

Le vieillard lui demanda alors de s'habiller pour leur départ. Elle commença par refuser, puis, devant son insistance, elle céda de nouveau et alla s'exécuter, cependant que chacun, jusqu'aux enfants eux-mêmes, se cachait le visage pour rire.

Toujours sérieux, le grand-père s'écarta un peu pour faire une place à sa femme et lui dit, en la touchant, de s'allonger à côté de lui.

Elle protesta en souriant :

« Voyons, mon ami ! Devant toute la famille ? Ce n'est pas convenable. »

Il tapa sur le lit en criant :

« Mais c'est pour mourir ensemble ! Qu'est-il question de convenances ? »

Devant son impatience, on pria la grand-mère de partager son oreiller. Les domestiques se retinrent pour ne pas s'esclaffer.

Mais à l'instant même, on vit la vieille femme cesser de rire et fermer les yeux ; bientôt elle demeura immobile comme si elle dormait. Quand on la toucha, elle était froide comme du cuivre, et avait cessé de respirer. Son mari était mort également. L'effroi fut général.

LE CRABE DA-TRÀNG

Tous les matins, dès l'aube, Da Tràng le chasseur quittait sa paillote et s'enfonçait dans la forêt, avec son arc et ses flèches, pour ne rentrer que le soir, avec les bêtes qu'il avait tuées.

Dans la journée, il lui arrivait de passer devant un sanctuaire et de rencontrer dans les environs deux serpents noirs tachetés de blanc. Au début, il en avait peur, mais comme ils ne lui faisaient aucun mal, il s'habitua vite à leur présence ; il finit par comprendre que c'étaient des serpents-génies, et déposa régulièrement du gibier au pied de l'autel.

Un jour, en s'approchant, Da Tràng entendit un grand bruit de feuilles et d'herbes fouettées. Il accourut et, voyant les deux serpents noirs attaqués par un serpent jaune bien plus gros qu'eux, il prit son arc et tira sur ce dernier, qui fut blessé à la tête et s'enfuit. L'un des deux serpents noirs se lança à sa poursuite, tandis que l'autre, grièvement mordu, mourut peu après. Da Tràng l'ensevelit soigneusement derrière le sanctuaire.

La nuit, un génie lui apparut et lui dit : « Vous m'avez sauvé des crocs de mon ennemi et vous avez rendu les derniers devoirs à ma femme. Voici le témoignage de ma gratitude. »

Et Da Tràng vit le génie se transformer en un serpent : il ouvrit largement sa gueule et laissa tomber une perle qui luisait dans la nuit.



Da Tràng avait toujours entendu dire que la possession d'une perle de serpent-génie permettait aux hommes de comprendre le langage des animaux ; il la mit donc dans sa bouche le lendemain matin avant de partir en chasse.

À peine entré dans la forêt, il entendit une voix qui descendait d'un arbre :

« À droite, à deux cents pas, qui voit un daim ? À droite, à deux cents pas, qui voit ? » C'était un corbeau qui le conseillait ainsi ; Da

Tràng l'écoula et, quand il eut abattu sa proie, l'oiseau cria :

« N'oubliez pas ma récompense ! N'oubliez pas ! »

Da Tràng s'aperçut que de son côté le corbeau le comprenait. À sa question « Que veux-tu ? » l'autre répondit :

« Les entrailles ! Seulement les entrailles ! » Da Tràng ne manqua pas de s'acquitter. Le lendemain, le corbeau revint et le renseigna de nouveau, et c'est ainsi qu'ils devinrent associés, Da Tràng prenant toujours soin de déposer en un endroit convenu la part de son compagnon.

Un jour, cette part fut dérobée par quelque bête avant l'arrivée du corbeau. Celui-ci crut à un oubli de Da Tràng et vint se plaindre chez lui. L'homme protesta, tous deux finirent par se disputer ; le corbeau se mit à insulter Da Tràng, et celui-ci, dans sa colère, lui décocha une flèche empoisonnée. Mais l'oiseau sut l'éviter et, s'envolant à tire-d'aile, il ramassa la flèche à l'endroit où elle était tombée, criant :

« On se vengera ! On se vengera ! »



Quelques jours après, Da Tràng fut arrêté : on avait découvert sur le corps d'un noyé la flèche empoisonnée marquée à son nom. Malgré ses protestations, il fut jeté en prison.

Quelqu'un qui fut bien étonné, ce fut le geôlier de notre chasseur : il l'entendit rire et parler tout seul. Il le crut fou, alors que Da Tràng causait tout simplement avec les bestioles de sa cellule, priant les moustiques et les punaises de ne pas le piquer, ou répondant à leurs appréciations sur la peau des prisonniers qui l'avaient précédé dans ces lieux...

Une fois, il surprit une conversation entre des moineaux qui racontaient comment plusieurs des greniers royaux, mal gardés, avaient été vidés par eux. Da Tràng demanda immédiatement à voir le gouverneur de la prison. D'abord sceptique, ce dernier finit par signaler le fait et l'on s'aperçut que Da Tràng n'avait pas menti.

Peu après, des fourmis qui transportaient en hâte leurs œufs et leurs provisions dans les endroits élevés, interrogées par Da Tràng, lui annoncèrent qu'une grosse crue était imminente.

Prévenu, le gouverneur s'empressa cette fois d'en référer au roi, qui fit prendre d'urgence les mesures nécessaires. Trois jours plus tard, les eaux du grand fleuve montèrent rapidement et débordèrent, inondant d'immenses régions.



Le roi fit alors venir Da Tràng. Il apprit de sa bouche toute la vérité, depuis l'histoire des serpents jusqu'à la vengeance du corbeau, et put examiner la perle miraculeuse. Émerveillé, il vit immédiatement tout le parti qu'il pouvait en tirer dans l'intérêt général. Il comptait aussi découvrir pour son compte plus d'un secret de la nature et des merveilles ignorées du reste des hommes. Mais il ne voulut pas priver Da Tràng de sa perle et le garda près de lui, le consultant souvent, se faisant répéter tout ce qu'il entendait.

Da Tràng vécut ainsi heureux entre son roi et les animaux de toute sorte, depuis les plus petits jusqu'aux plus grands, ceux qui volent, ceux qui marchent, ceux qui rampent. Au début, le roi se passionnait pour ces conversations, et y consacrait une bonne partie de son temps. Il s'aperçut que les bêtes ne sont pas aussi simples qu'on le croit, que les hommes ont tort de les mépriser, à moins de se mépriser aussi eux-mêmes – car elles leur ressemblent étrangement et chaque espèce forme un monde avec ses absurdités, ses cruautés et ses misères, tout à fait comparables à celles qui ornent les sociétés humaines.

Puis il se lassa vite d'écouter ces bavardages. Dans l'espoir d'autres découvertes, il emmena Da Tràng avec lui dans de longues promenades en mer. Ils interrogèrent les poissons les plus divers, mais là encore, les entretiens intéressants étaient rares, et le roi ne tarda pas à constater que, tout comme les animaux de la terre, les habitants des eaux parlaient le plus souvent pour ne rien dire ou seulement pour faire du mal.



Par un beau matin de printemps, laissant Da Tràng se reposer à l'ombre d'une voile, le roi suivit des yeux les ébats d'une bande de dauphins. La brise ridait le calme visage de la mer ensoleillée et faisait courir des paillettes éblouissantes. Tout à coup, Da Tràng prêta l'oreille et se pencha au-dessus de l'eau : une seiche nageait à côté de la barque royale et, tout en nageant, elle chantait d'un air joyeux :

*Nuage, nuage blanc,
Qui nage, nage, lent,
Dans les eaux bleues du ciel...*

C'était si drôle, cette seiche qui chantait en se balançant en cadence, presque à la surface, que Da Tràng éclata de rire : la perle glissa de sa bouche et tomba dans la mer.

L'émotion du roi fut vive, sans égaler le désespoir de Da Tràng. On nota l'emplacement, fit venir les meilleurs plongeurs du royaume, mais leurs recherches furent vaines, comme on pouvait le prévoir.

Si le roi en éprouva des regrets sincères, ils ne furent pas durables : il avait ses occupations et d'autres distractions. Mais Da Tràng, lui, demeura inconsolable. Il y pensa jour et nuit, ne prit plus goût à rien, et malgré les bontés du monarque, qui n'oubliait pas les services rendus, il pleurait sans fin l'irréparable perte.

À force de retourner dans son cerveau affaibli les moyens de retrouver son bien, il conçut l'idée de combler la mer. Il rassembla toute une armée d'ouvriers, qui chaque jour déversèrent sur la plage des centaines de charrettes de sable. Le roi le laissa faire d'abord, par indulgence. Puis il dut arrêter la tentative insensée.

Da Tràng se rongea et mourut sans avoir recouvré toute sa raison. Il exigea d'être enseveli à l'endroit même où il surveillait les travaux de comblement, face à la mer qui lui avait ravi son trésor.



Quand vous serez au bord de la mer, allez sur la plage, de bon matin, à la marée descendante ; vous y remarquerez d'innombrables petites boules de sable : c'est l'œuvre des crabes *da-tràng*, qui pullulent sous vos pas et qui, à la moindre alerte, disparaissent dans leurs trous. À l'aide de leurs pinces, ils roulent très rapidement le sable en boule, mais une seule vague suffit pour détruire tout leur travail. Ils recommencent à creuser et à rouler, infatigables, amassant pour le temps qui dure jusqu'à la vague suivante.

On dit que l'âme inconsolée de Da Tràng, passée dans ce peuple de crabes minuscules, ne cesse de penser à la perle magique et poursuit sa tentative de combler la mer.

*Da-tràng xe cat bê đông ;
Nhoc mình mà chang nên công can gì.*

*Le da-tràng charrie du sable dans la Mer de l'Est ;
Il peine et se dépense pour un résultat nul.*

Ce proverbe en deux vers est cité chaque fois qu'on voit un homme se lancer dans une entreprise impossible, oubliant la mesure de ses forces et sa pauvre condition humaine. Nous disons encore plus brièvement : *công da tràng, peine, labeur de da-tràng*, pour qualifier des

efforts dépensés en pure perte, et qu'on aurait pu s'épargner, avec un peu de sagesse et de modération.

LE GROS POISSON DU CUISINIER

Tu San du pays de Trinh comptait parmi les disciples de Confucius.

Un jour, son cuisinier, entraîné au jeu par des camarades, perdit tout l'argent qui lui avait été remis pour le marché.

De peur d'être réprimandé en rentrant les mains vides, il imagina le mensonge suivant, qu'il conta à Tu San :

« Ce matin, en arrivant au marché, je remarquai un gros poisson : tout rond, tout frais, il était superbe ; je voulus en savoir le prix, par curiosité. On me demanda seulement une ligature : il en valait bien deux ou trois. L'occasion était unique et, ne voyant que le bon plat à faire pour mon maître, je n'hésitai pas à verser la ligature que j'avais reçue pour la journée.

» À mi-chemin, le poisson, que je portais au bout d'une cordelette passée dans les branchies, devint raide, comme mort. Je me rappelai à propos l'adage : « Poisson hors de l'eau, poisson séché » et, comme je passais par bonheur à côté d'un étang, je me hâtai de le plonger dans l'eau, dans l'espoir de le voir renaître, sous l'influence de son élément naturel.

» Au bout d'un moment, le voyant toujours sans vie, j'enlevai la cordelette et le soutins des deux mains. Bientôt il remua un peu, bâilla, et, d'un mouvement vif, me glissa des doigts. J'allongeai le bras pour le rattraper, il avait déjà filé d'une poussée de la queue... J'avoue que j'ai été bien sot. » Quand il eut fini, Tu San battit des mains en disant :

« Tout est parfait ! Tout est parfait ! »

Il ne pensait qu'au retour du poisson dans l'eau. Mais le cuisinier ne le comprit point, et se retira en riant sous cape. Puis il s'en alla répéter avec un air de triomphe :

« Qui prétend que mon maître est une lumière ? L'argent du marché, je l'ai entièrement perdu au jeu ; j'ai alors inventé une fable, et il l'a gobée sans discernement. Qui prétend que mon maître est une lumière ? » Mencius a d'ailleurs dit : « Un mensonge plausible peut tromper même un esprit supérieur. »

NGUYỄN KY ET LA CHANTEUSE

Quand il était enfant, Nguyễn Ky se faisait déjà remarquer par son intelligence.

Malheureusement, il perdit sa mère très tôt ; son père se remaria et la deuxième femme se montra extrêmement dure pour son beau-fils : elle l'obligea à cesser ses études, pour garder les buffles, puis travailler dans les champs comme un homme, dès l'âge de quinze ans : écopage, transport du fumier, hersage, labourage, il endura toutes les peines, sans compter les insultes et les coups.

Son père était faible devant la jeune femme et n'osait pas le défendre, si bien qu'à la fin, las d'être mal nourri, mal vêtu et maltraité, Nguyễn Ky abandonna la maison familiale.



Il lui arriva d'être obligé de mendier pour vivre.

Un jour le vieux licencié du village de Dich Vong (dans la province de Hà Đông), chez qui il se présentait, fut frappé par ses traits fins et ouverts, et lui demanda s'il savait écrire. Nguyễn Ky se fit apporter du papier et un pinceau et improvisa un poème en vers classiques. Au premier coup d'œil, le licencié apprécia l'écriture élégante, où la grâce s'alliait à la fermeté ; mais il goûta surtout les allusions discrètes à la situation du jeune homme et à leur rencontre. Enchanté de ces huit vers qui prouvaient non seulement des connaissances solides, mais encore un esprit mûr et délicat, il offrit séance tenante à Nguyễn Ky de le loger dans une dépendance de sa maison et de lui donner des leçons.

Doué comme il était, Nguyễn Ky fit des progrès prodigieux : en quelques années, non seulement il rattrapa tout le temps perdu, mais il devint encore célèbre.



Un jour de printemps, il se laissa entraîner par un camarade à une fête en l'honneur du génie du village.

Notre jeune et pauvre lettré portait une robe de coton usée et rapiécée. Quand il se vit au milieu de jeunes gens richement habillés, il ne put se défendre d'une certaine tristesse ; il chercha un coin à l'écart pour s'y tenir, presque caché entre le mur et une des colonnes du temple.

Cependant, la foule n'avait d'yeux que pour l'éblouissante beauté d'une chanteuse. Elle n'était pas seulement belle ; elle chantait admirablement : quand elle entr'ouvrait ses lèvres, elle *jettait des pierres précieuses et semait de l'or*. Tous les hommes étaient *comme ivres, comme fous*, et rivalisaient de générosité pour son talent : sur la table, l'argent et les rouleaux de soie s'amoncelaient, en guise de récompense.

Soudain, au milieu de la danse des lanternes, la jeune chanteuse, qui tournait, légère, comme en voltigeant, passa près du coin du temple et aperçut Nguyễn Ky appuyé contre sa colonne. Elle en fut si saisie qu'elle se tut et s'arrêta, le regard fixe, sans pouvoir reprendre son chant, ni sa danse.



Le lendemain, Nguyễn Ky était en train de lire, quand il la vit paraître.

Elle lui toucha amicalement l'épaule et dit :

« Se peut-il qu'un homme de talent soit si malmené par la fortune ? »

Elle le pria d'accepter dix ligatures et des pièces d'étoffe. Il refusa avec politesse mais elle sut si bien insister en se retirant rapidement qu'il ne put que la remercier. Après son départ, il eut un peu honte ; mais il dut s'avouer qu'il avait bien besoin de ce secours inespéré.

Quelque temps après, elle revint, puis, de loin en loin, elle lui rendit visite, s'occupant chaque fois de son ménage, raccommodant son linge, lui préparant ses repas, l'encourageant à travailler, tout comme si elle était sa femme.

Là s'arrêta leur intimité. Nguyễn Ky la respecta comme une amie chère et, dans ses paroles comme dans ses gestes, ne manqua jamais aux règles et aux convenances.



Cependant, à mesure qu'il la connaissait davantage, il devenait plus

familier, en même temps que plus sensible à sa beauté. Un jour il ne sut résister à un mouvement irréfléchi :

Il le regretta aussitôt : elle changea de visage et lui fit de sévères reproches.

« Ah ! si j'étais ce que vous croyez, dit-elle, je n'aurais eu que l'embarras du choix parmi tant de riches et joyeux habitués *des bords de rivières et des champs de mûriers*. Ignorez-vous donc pourquoi je vous ai cherché ? J'ai pensé à mon avenir : d'ordinaire, mes pareilles ne savent pas prévoir et ne rencontrent, quand vient l'âge, que des gens d'une condition peu relevée. C'est pourquoi j'ai voulu, pendant ces années de peine, connaître un homme supérieur, pour me réfugier plus tard auprès de lui, jusqu'à la mort. Et voilà que vous me traitez comme *la fleur sur le mur et le saule du sentier*. Dois-je m'éloigner de vous à jamais ? » Nguyễn Ky comprit, s'excusa et de ce jour il respecta encore davantage la jeune fille.



Plus d'un an après, à l'approche des examens, il décida de rentrer chez son père pour lui demander de quoi subvenir à tous les frais d'un candidat.

Au moment des adieux, il prit la main de son amie et lui dit :

« Sur mon chemin de misère, j'ai eu la chance de vous rencontrer. Ma dette envers vous est lourde, je m'en souviendrai... Avant de nous séparer, dites-moi comment je pourrai vous atteindre un jour. »

Elle répondit :

« Plus tard, si vous ne m'oubliez pas, ce sera moi qui vous chercherai. Et si nous ne devons plus nous retrouver, à quoi bon savoir mon nom et mon village ?... Pour ma part, je n'ose exiger de vous aucune promesse ; le monde seul sera juge. »

Quand Nguyễn Ky arriva à la maison natale, grande fut la joie de son père, qui n'espérait plus le revoir. La belle-mère elle-même se montra pleine de prévenances pour le jeune lettré, qui remporta bientôt les plus brillants succès : reçu à l'examen préliminaire de la province, il fut ensuite premier au concours triennal de la région.



Son père pensa qu'il était temps pour lui de se marier et lui proposa une jeune fille qui appartenait à une excellente famille. Nguyễn Ky s'efforça de s'y soustraire, puis se décida à parler de sa bienfaitrice, affirmant qu'il préférerait mourir plutôt que de tromper son attente.

Mais il s'expliquait maladroitement et son père se méfia, persuadé que c'était seulement une aventure banale et qu'il oublierait vite une femme de cette condition. Il crut donc bien faire en s'opposant nettement au désir de son fils, et déclara qu'il ne recevrait jamais une chanteuse sous son toit.

Évidemment, Nguyễn Ky souffrit beaucoup : son amour et son estime pour la jeune fille étaient intacts ; il sentait surtout qu'il ne devait pas l'abandonner, bien qu'aucun serment n'eût été échangé entre eux. Mais ces considérations ne lui firent pas oublier qu'il est pour un homme d'autres devoirs, moins doux peut-être, mais plus impérieux, auxquels un lettré moins qu'un autre ne saurait se dérober. Et il obéit à son père.



L'année suivante, il se rendit à la capitale pour les concours de doctorat.

La jeune fille sut l'y retrouver, lui apportant des présents de toute sorte. S'apercevant de sa gêne, elle devina et dit : « Je vois, vous n'avez pas besoin de parler... Au fond, c'est la destinée : chacun d'entre nous a son chemin tracé, dans des mondes différents... »

Elle lui fit ses adieux pour toujours.

Cette année-là, Nguyễn Ky fut reçu docteur, nommé mandarin au cabinet impérial, puis désigné pour une ambassade en Chine.

À son retour, il exerça, pendant dix ans, les plus hautes fonctions en province et à la capitale. Survinrent les troubles de Hai Duong, suscités par l'agitateur Cáu. Envoyé contre lui, Nguyễn Ky pacifia la région et obtint, à la suite de ces services, le titre de duc.

Il avait alors atteint le sommet de sa carrière. Richesses, honneurs, famille nombreuse, il n'avait plus rien à désirer. Seulement, chaque fois qu'au milieu de ses amis il était fait allusion à sa jeunesse difficile, il était envahi par l'émotion, et s'adressait à lui-même de secrets reproches. Plusieurs fois il chargea des hommes de confiance de rechercher les traces de la chanteuse, mais ce fut en vain.



Un soir, au cours d'un festin chez le marquis Dang, notre ministre remarqua, parmi les musiciens et les chanteuses assis en bas, une femme avec des castagnettes, dont les traits lui rappelaient étrangement un visage connu. Il s'informa : c'était en effet l'amie qui l'avait obligé autrefois. Bien que sa beauté fût déjà *nuancée par la*

poussière et le vent, la voix et les gestes n'avaient rien perdu de leur charme et de leur fraîcheur ; de sa place, Nguyễn Ky crut assister à une apparition de sa jeunesse.

Il apprit d'elle que dix ans auparavant elle avait épousé un soldat originaire de Thai Nguyễn. Devenue veuve, elle ne s'était pas remariée ; elle avait quelques économies qui lui permettaient d'entretenir sa mère. Malheureusement un jeune frère indigne les avait dilapidées entièrement, si bien qu'elle avait été obligée d'emmener sa mère avec elle à la capitale pour tâcher de gagner leur bol de riz quotidien.

Vivement ému, Nguyễn Ky les invita à venir habiter chez lui. Elle accepta, pensant à sa mère. Il mit à leur disposition une maison à part, et ne les laissa manquer de rien.

Un peu plus d'un an après, la vieille femme mourut. Nguyễn Ky lui fit de dignes funérailles.

Quand tout fut fini, elle vint le remercier et lui demanda la permission de s'éloigner. Ne réussissant pas à la retenir, il la pria d'accepter au moins quelque argent : elle refusa. Il voulut lui dire quelques mots sur leur passé, mais c'était difficile, il hésita... et, la voyant s'en aller, sans avoir pu lui parler, il se sentit au cœur une tristesse comme il n'en avait plus éprouvé depuis longtemps.

LE PARFAIT DÉTACHEMENT

L'Empereur Nghiêu, qui fut un souverain idéal, voulut, dans sa vieillesse, choisir un successeur vraiment digne, pour lui confier l'Empire.

On lui indiqua Hua Do, homme de grand savoir et de vaste intelligence, qui vivait caché dans la montagne.

L'Empereur se rendit lui-même à la retraite du sage. Édifié par sa conversation, ravi d'avoir découvert ce qu'il cherchait, il lui fit connaître ses intentions.

À cette proposition saugrenue, Hua Do eut envie de rire, et se hâta de courir à la source, pour se laver les oreilles.

Son ami Sao Phu, qui était en train d'abreuver son bœuf, voyant Hua Do se pencher sur l'eau et y plonger ses oreilles, lui en demanda la raison.

Hua Do répondit en hochant là tête :

« L'Empereur est venu me proposer de lui succéder sur le trône ! »

À ces mots, Sao Phu s'empessa d'emmener son bœuf pour le conduire en amont.

Comme Hua Do s'étonnait de ce déplacement, Sao Phu expliqua :

« J'ai peur, dit-il, que ma bête ne boive l'eau qui a lavé vos oreilles. »

Il ajouta :

« Que votre nom soit connu au point qu'on ait pensé à vous léguer l'Empire, cela prouve que vous vous montrez encore trop aux yeux du monde, et votre cœur ne s'est pas vraiment évadé du cercle des honneurs et des intérêts. »

L'ENFANT DE LA MORTE

Une jeune paysanne fut emportée par la maladie alors qu'elle allait être mère le mois suivant.

Quelques moments avant sa mort, elle regarda longuement son mari, contrairement à sa pudeur ordinaire. L'homme n'hésita pas non plus à se pencher sur sa femme devant tout le monde, et il l'entendit murmurer :

« L'enfant... notre enfant... »

Puis elle s'éteignit.

Le jeune paysan poussa un cri affreux, s'agita désespérément, hurla et sanglota, au grand étonnement de son entourage, qui ne le savait pas capable de manifester une douleur si violente : dans nos campagnes, on est habitué aux malheurs, en particulier quand on n'est pas riche.

Il faut surtout travailler dur, on n'a pas le temps de se plaindre et, le lendemain de l'enterrement de sa femme, notre paysan était déjà derrière son buffle et sa charrue.



Quelques jours plus tard, la vieille femme presque aveugle qui vendait des infusions, du bétel et quelques menues denrées près d'un ponceau en plein champ, vit venir une femme dont la silhouette ne lui paraissait pas étrangère : elle acheta du miel, pour quelques sapèques. Après son départ, la petite-fille de la marchande lui dit en tremblant qu'elle avait reconnu la jeune morte.

Le lendemain, la femme revint, et elle demanda encore du miel. À une question de la marchande, elle répondit :

« C'est pour mon bébé, car je n'ai pas de lait. »

Sur un signe de sa grand-mère, la petite fille la suivit des yeux et l'aperçut qui s'éloignait dans la direction de son tombeau.

La marchande fit prévenir le mari. Le lendemain, en allant chercher de l'eau, ce dernier s'arrêta à la paillote et attendit. Vers le soir,

voyant arriver sa femme, il se précipita au-devant d'elle et lui adressa la parole. Mais elle ne l'écouta pas, et, baissant la tête, s'enfuit. Il se lança à sa poursuite : elle disparut soudain.



Tout en pleurs, il courut comme un fou jusqu'à la tombe et se jeta contre elle avec des hurlements de désespoir. Puis il demeura immobile, prostré, tandis que ses larmes continuaient à couler.

Tout à coup, il crut entendre des cris d'enfant qui sortaient de la tombe. Il y appliqua son oreille et les perçut distinctement.

Il courut chez lui, rapporta une bêche, et se mit à creuser jusqu'au cercueil. Quand il l'ouvrit, il vit un garçon qui remuait faiblement, couché sur le ventre de sa mère : il portait, au coin de la bouche, des traces de miel. Le corps de la femme était froid, mais intact, et il sembla au jeune paysan que son visage calme, apaisé, souriait presque, au lieu d'être douloureusement contracté comme au jour de sa mort.



Il ramena l'enfant chez lui, on l'aida à refermer le cercueil et la tombe.

Il chercha dans le village une femme qui voulût bien allaiter son fils, mais les gens avaient peur et se déroberent. Il fut réduit à le nourrir avec de la bouillie de riz pendant quelques jours, puis le cœur compatissant de ses voisines remporta sur leur crainte.

L'enfant grandit normalement et sa vie ne présenta rien de particulier dans la suite.

Quant à sa mère, personne ne la revit. Son mari avait beau revenir sur sa tombe et autour de la paillote de la vieille femme, elle ne lui apparut point ; pas même en songe ; vainement il alla prier au temple, y passa la nuit. On aurait dit que toute l'énergie de la pauvre femme n'avait réussi qu'à prolonger sa destinée jusqu'au moment où elle avait donné naissance à son fils, puis l'avait sauvé ; elle aurait épuisé, dans ces efforts, jusqu'à ce reste de vie qui d'ordinaire permet aux morts de visiter pendant quelque temps le sommeil des vivants.

LE BÉTEL ET L'ARÉQUIER

Cette légende est une des plus connues de l'Annam. Probablement très vieille, elle présente, autour d'un fond commun assez mince, des détails différents suivant les traditions, et il est parfois difficile de choisir entre eux.

Sous le règne du quatrième roi Hung Vuong (du troisième, disent certains), un mandarin du nom de Cao avait deux fils, Tân et Lang, qui sans être jumeaux, se ressemblaient comme deux gouttes d'eau, au point que leur propre mère les confondait entre eux. Ils étaient très beaux, ils s'aimaient tendrement et on ne les voyait jamais l'un sans l'autre.

Les deux frères étaient encore jeunes (de douze à quatorze ans, disent les uns ; dix-sept et dix-huit ans, selon les autres), quand un incendie enleva leurs parents avec tous leurs biens.

Se trouvant du jour au lendemain sans ressources – et sans amis – ils partirent ensemble chercher du travail au loin.

Le hasard les fit frapper chez le mandarin Luu, un homme très pieux, qui avait connu leur père. Il les accueillit chez lui et se prit d'affection pour eux, d'autant qu'il n'avait point de fils, mais seulement une fille. Bientôt il voulut la donner à l'un des orphelins. Ces derniers étaient tous deux sensibles aux attraits de la jeune fille, qui, de son côté, ne savait comment choisir entre des garçons aussi semblables de visage et d'esprit ; ils rivalisaient d'ailleurs de générosité entre eux, chacun voulant céder à son frère la main de celle qu'il commençait à aimer.

Le mandarin fit préparer par sa fille un repas à leur intention, espérant découvrir une solution au cours de la rencontre. Sur son ordre, la jeune fille apporta deux bols de bouillie de riz, avec une seule paire de baguettes et les leur présenta. Sans réfléchir, le cadet prit les baguettes et les offrit, comme il le devait, à son aîné. Le mandarin désigna ce dernier pour son gendre.

Dans son affection pour son frère et dans sa volonté de suivre son devoir, Lang triompha aisément du penchant qu'il avait pu éprouver pour celle qui devenait sa belle-sœur.

Cependant Tân, tout à son nouveau bonheur, négligea les liens du sang et délaissa Lang. Celui-ci souffrit beaucoup dans son isolement, d'autant que les sentiments qu'il nourrissait pour son frère et sa belle-sœur étaient forts et purs. Un matin, n'y tenant plus, il quitta la maison commune.

Longtemps il alla droit devant lui, insensible à la fatigue, jusqu'au moment où il rencontra un fleuve, qu'il ne put traverser. Il s'assit sur la rive, et, pensant à son pauvre sort, il mourut de douleur. Il fut métamorphosé en une pierre.

Quand son frère s'aperçut de sa disparition, il comprit et se reprocha son égoïsme. Plein de remords, il partit à sa recherche ; au bout de quelques jours de marche, il parvint au bord de la même rivière. Épuisé, il s'assit par terre, à côté de la pierre, contre laquelle il s'appuya. Il fut changé en un arbre au tronc droit terminé par une touffe de feuilles.

La femme, inconsolable de son absence, partit à son tour sur ses traces. Elle réussit à se traîner jusqu'au pied de cet arbre, qu'elle embrassa pour ne pas tomber, et pleura en pensant à son mari, jusqu'à en mourir. Elle fut transformée en une plante grimpante qui s'enroula autour du tronc élancé.

Avertis par un songe, les habitants de la région élevèrent un temple à la mémoire des trois amants malheureux ; sur le fronton, on pouvait lire ces caractères : Frères unis, époux fidèles.



Plus tard, au cours de l'année de sécheresse exceptionnelle qui marqua la fin du règne du quatrième roi Hung Vuong, tandis que tous les autres végétaux dépérissaient, l'arbre et sa liane demeuraient seuls verdoyants au milieu de la désolation environnante. À la nouvelle du prodige, de toutes parts les pèlerins affluèrent au temple.

Le roi lui-même s'y rendit et ce fut alors qu'il apprit des notables du village l'histoire des trois métamorphoses. Il en fut frappé et, cherchant à pénétrer les intentions divines, il interrogea ses conseillers ; mais personne ne trouva de réponse.

À la fin, le ministre de la justice, un grand et sage vieillard, dit au roi :

« Sire, quand on veut s'assurer de la consanguinité entre frères et sœurs, ou de la paternité d'un bâtard, on fait saigner les intéressés et l'on recueille leurs sangs dans le même bol. Si le mélange est intime

après la coagulation, la réponse est positive. Nous pourrions peut-être écraser ensemble des feuilles de la plante grimpante avec un fruit de l'arbre et un fragment de cette pierre réduit en poudre ?... »

L'avis fut écouté, on chauffa la pierre, qui s'effrita, on broya le mélange, qui prit bientôt une belle couleur rouge : l'épreuve était concluante.

Le vieux ministre conseilla alors à Hung Vuong de faire répandre la culture de ces deux plantes, et elles devinrent, sous les noms d'*aréquier* et de *bétel*, le symbole de l'amour fraternel et de l'amour conjugal. On commença par faire mâcher les feuilles et les noix, avec un peu de chaux, par les jeunes mariés ou par les frères et sœurs, afin d'entretenir l'affection commune. Puis, l'habitude se propagea très vite de chiquer, dans toutes les rencontres, entre gens qui se connaissent ou veulent faire connaissance ».

De nos jours, on trouve encore, surtout à la campagne, des amateurs pour ce mélange un peu grisant, qui peut paraître amer pour un étranger, mais qui réserve à ses derniers amis sa fraîcheur, son parfum et sa douceur mariée à sa légère amertume.



Si la chique de bétel était ainsi devenue l'entrée en matière de toute conversation, comme disait le vieil adage rythmé, l'usage en était particulièrement observé à l'occasion des grands événements de la vie : naissance, mariage, décès, ainsi que dans toutes les cérémonies religieuses, publiques ou privées. Pour un mort, un ancêtre, une divinité, la chique de bétel constituait, avec le bol d'eau fraîche, l'offrande la plus pure. Mais c'était autour du mariage et de l'amour que la coutume gardait sa signification première. Traditionnellement, tout entretien galant commençait par l'offre d'une chique de bétel ; entre personnes de sexes différents, c'était une invitation et une avance. En l'acceptant, vous vous engagiez, plus ou moins suivant les circonstances. Il fallait donc savoir refuser, à l'occasion, comme la jeune fille de la chanson :

*Ce matin, je vais cueillir du mûrier,
Je rencontre deux pêcheurs assis sur une pierre.
Tous deux se lèvent et m'adressent la parole :
« Où va-t-on de ce pas rapide, la belle ?
— Messieurs, je vais cueillir du mûrier. »
Tous deux ouvrent leur sac et m'offrent du bétel.
« Messieurs, mes parents me l'ont bien répété :*

Dans les fiançailles, le bétel et la noix d'arec présentés par les parents du jeune homme étaient distribués par la famille de la fiancée à tous leurs parents et amis, pour annoncer la bonne nouvelle. Si dans la suite, pour une raison quelconque, on revenait sur sa promesse, on devait restituer ces cadeaux rituels, tout comme ailleurs une jeune fille qui reprend sa parole renvoie la bague de fiançailles. Pour les noces, les mêmes pièces essentielles figuraient à leur place et, même de nos jours, s'il vous arrive de rencontrer un cortège à l'ancienne mode, vous pouvez voir encore les porteurs de grands plateaux ronds, en équilibre sur leurs têtes, chargés de régimes de noix d'arec et de feuilles de bétel, et recouverts d'une serviette rouge, couleur de félicité.



Autrefois, vous ne pouviez pas entrer dans une maison annamite sans trouver, sur le lit de camp de réception, la grande boîte ronde laquée de rouge ou incrustée de nacre qu'on ouvrait dès que vous étiez assis. Elle offrait, bien rangés dans les petits compartiments d'un plateau mobile, tous les éléments et accessoires de la chique de bétel : noix fraîches découpées en quartiers succulents, noix sèches dorées aux bords gracieusement recourbés vers leur cœur de graine brune, et, indispensables voisines – vert clair tirant vers le jaune ou vert foncé, grave et sûr – les feuilles de bétel enroulées, sagement couchées comme vos cigarettes, en étages réguliers ; à côté, voici de la « racine » taillée en lames roses ; enfin le minuscule étui à chaux, souvent d'argent, avec sa curette fine pour la pâte d'un blanc pur... Sous le plateau, dans le ventre de la boîte, dormaient en réserve des feuilles de bétel, des noix intactes sous leur écorce verte, avec un couteau rectangulaire, large et court, tranchant comme un rasoir, et la petite serviette rouge pour l'essuyer.

Tout Annamite qui a atteint aujourd'hui un certain âge, a pu voir, dans son enfance, sa mère enseigner à ses sœurs à préparer la chique de bétel : comment enlever la tête de la noix d'arec, et son écorce ; la trancher ensuite en quartiers bien nets, en la tenant fortement et délicatement à la fois dans le creux formé par l'extrémité des doigts de la main gauche ; comment couper les deux côtés de la feuille de bétel, avant de l'enrouler en commençant par la pointe, pour la fermer ensuite avec son propre pétiole taillé en biseau et piqué en son milieu – sans oublier de la beurrer auparavant, à l'intérieur, d'une parcelle de chaux bien dosée. Dans certaines familles, les jeunes filles savaient

donner à la feuille des formes variées (« en ailes de phénix », par exemple) ; mais on pouvait montrer toute son habileté dans la confection d'un morceau ordinaire : en cylindre régulier, de dimensions agréables à l'œil, doux et ferme au toucher, d'une élasticité égale dans toutes ses parties.

De nos jours, l'usage – et le rite – du bétel tend à disparaître dans les villes, en même temps que l'antique coutume des dents teintes en noir. Nos jeunes filles, si elles apprennent encore un peu de pâtisserie, avec la couture et la cuisine – sans compter les programmes intellectuels – ne s'exercent plus dans l'art désuet d'arranger un plateau harmonieux. Aussi bien, aucun jeune homme ne leur tendra plus, comme gage de sa foi sincère, la forte branche d'aréquier enlacée à la fraîche liane de bétel.

LA BOÎTE DE BÉTEL DE MA GRAND-MÈRE

Je perdis mon père quand j'étais encore au lycée, et sa disparition fut la condamnation de ma grand-mère. Elle mit deux ans à mourir, mais je ne le vis pas tout d'abord.

Elle était restée alerte, malgré ses quatre-vingts ans, et se rendait toujours à pied chez ses amies, ou chez nous, pendant les années où nous ne vivions pas avec elle. Les « pousses » ne manquaient pas, ils ne coûtaient pas cher, mais elle s'en passait aisément et trottait, inlassable.

Mon père mort, elle ne bougea plus. J'étais pensionnaire (boursier depuis mon malheur) et chaque fois que je sortais, je la voyais assise à la même place, accroupie sur ce lit de camp où mon père s'éteignit, où elle devait le suivre deux ans après, où probablement mon grand-père était mort, bien avant ma naissance. (On ne me l'a jamais dit ; je n'aurais pas osé le demander, cela ne se demandait pas ; j'étais du reste bien jeune pour y penser.)

Non seulement ma grand-mère ne sortait plus, mais chaque fois qu'il venait quelqu'un, qui se souvenait de mon père, elle se mettait à pleurer abondamment, si bien qu'on finissait par s'abstenir. Mon père laissait d'ailleurs des dettes et il avait eu le temps, pendant sa longue maladie, de voir s'éloigner presque tous ses amis et connaissances.



Nous avions une bonne, la nourrice de mon plus jeune frère, qui était restée chez nous après le départ de tous les domestiques et qui, depuis longtemps je pense, n'était plus payée. J'ai appris – il y a quelques années seulement – qu'elle réussissait, quand ma mère n'avait pas d'argent à lui remettre pour le marché, à emprunter elle-même de quoi rapporter un repas pour la famille. C'était elle qui s'occupait de tout, pendant les absences de ma mère.

Celle-ci faisait un peu de commerce, comme elle pouvait. Elle manquait de fonds naturellement ; elle allait chercher dans la Haute Région divers produits – parmi lesquels ces cornes de cerfs dont on tire un fortifiant bien connu – cédés à bon marché par des amis, et qu'elle plaçait ensuite un peu partout ; elle avait fini par traiter elle-même les cornes de cerfs. Je la plaignais, je souffrais, je n'osais l'interroger. Je voyais seulement qu'elle travaillait dur et qu'elle parvenait difficilement à vivre et à faire vivre mes jeunes frères et sœurs. Heureusement je ne lui coûtai plus rien, grâce à la bourse, et au secours accordé par une société privée.

Le dimanche, je sortais du lycée après le déjeuner, et je rentrais en général avant le dîner pour qu'on n'eût pas à me payer à manger à la maison. J'y trouvais mes frères et mes sœurs, pauvres petits, et, toujours à la même place, ma grand-mère. Avec eux, la bonne. Mais pas toujours ma mère.



Un jour, la bonne me dit avec un sourire hésitant, timide, ce sourire qui est notre pudeur à nous, une façon d'atténuer d'avance la tristesse de ce que nous allons annoncer, une excuse aussi pour cette audace – elle disait : « Pauvre vieille dame ! Hier, elle était assise comme d'ordinaire, silencieuse, immobile, sa boîte de bétel devant elle, lorsqu'elle se mit à soulever le couvercle, regarda un moment, puis, le laissant retomber brusquement, jeta dans un sanglot : « Voilà du bien bon bétel, et personne ne vient ! »

Je ne répondis rien. Je n'avais pas l'air ému, mais je détournai la tête, et je vis, avec les yeux de mon cœur en larmes, ma grand-mère en train de préparer son plateau, rangeant dans les fines cases de bois laqué les feuilles vertes enroulées avec soin, les noix d'arec en quartiers égaux, sans oublier les lamelles de « racine »... Elle manquait de bien des choses, mais elle renouvelait encore sa provision de bétel frais, et personne ne venait ; et elle voyait se flétrir et se dessécher son bétel inutile.

Pauvre grand-mère ! Ma mère, ta bru, a conservé la vieille boîte ronde, mais elle ne sait pas tout ce que celle-ci représente pour moi. Puisse-t-elle n'avoir jamais, pour sa part, à la refermer avec le même cri et la même douleur que toi ! Je promets d'y veiller, et c'est un des prétextes que j'aurais pour continuer, dans un monde sans intérêt, cette existence sans raison. Mais jusqu'à mon dernier soupir, je n'oublierai jamais – oh ! non, nul humain bonheur ne pourra me faire oublier – le temps où tu éclatas en sanglot, seule avec ta boîte de bétel.

-
- 1 Chassé de la cour, il finit par se jeter dans la rivière.
 - 2 Autre prononciation du mot « Nguu ».
 - 3 Au VI^e siècle de l'ère chrétienne.